This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

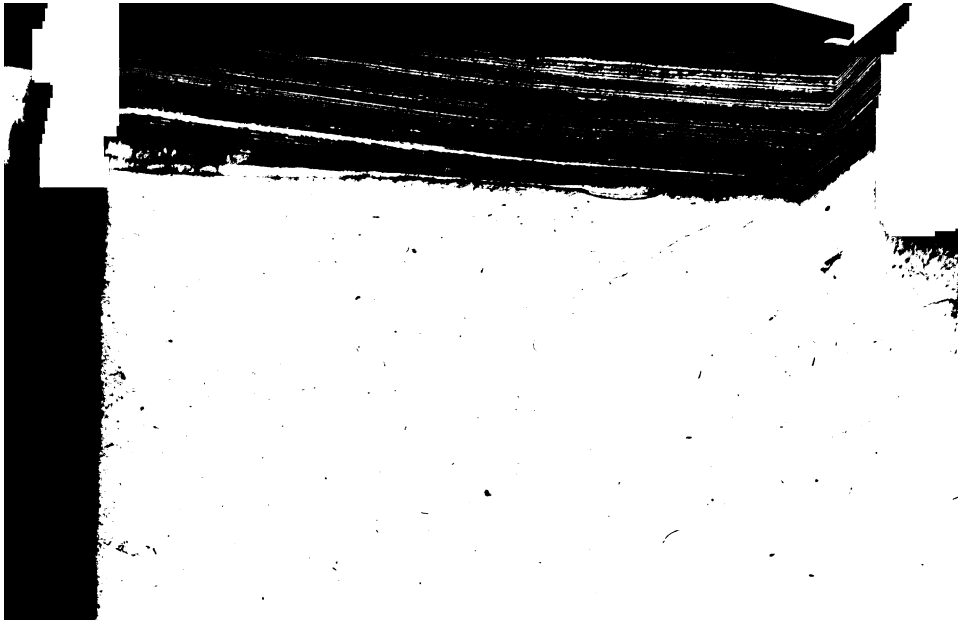
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS



HYMNE
AU SOLEIL.

HYMNE
AU SOLEIL,

SUIVI

DE PLUSIEURS MORCEAUX
DU MÊME GENRE.

PAR M. L'Abbé DE REYRAC, Cenſeur Royal, Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, &c.

NOUVELLE ÉDITION.

A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXI.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1949
OF OXFORD

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

VOICI un Poëme d'un genre aſſez nouveau. Nous avons, il eſt vrai, dans les Poëtes anciens & modernes, de belles choſes ſur le Soleil : on a rendu ſur-tout avec beaucoup de nobleſſe le ſpectacle pompeux & les riches tableaux que ce Pere de la lumiere préſente à ſon lever & à ſon coucher : mais tout cela ſe réduit à un très-petit nombre de vers. Je ne ſache donc pas que dans aucune ngue il exiſte un Poëme d'une certaine endue ſur le Soleil.

Quand je m[illegible]

dans quelques momens dérobés à des occupations plus importantes. C'eſt un tort que j'avoue, en proteſtant néanmoins que ſi j'ai eu recours à une fiction employée depuis trop long-temps pour qu'elle puiſſe en impoſer, ce n'eſt pas que j'aie voulu tromper perſonne; j'avois ſeulement en vue la juſte défiance de mes forces, qui eſt toujours la même, malgré l'accueil favorable que les Gens de lettres ont fait à l'*Hymne au Soleil.*

Il ne ſera donc plus queſtion à l'avenir du prétendu manuſcrit grec. On ne dira plus qu'il a été trouvé dans une des Iſles de l'Archipel, quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homere; que ſi l'Auteur n'eſt pas né dans la ville d'Athenes, il y a du moins vécu long-temps; parce que dans une des notes du manuſcrit, il eſt parlé de ces promenades délicieuſes ſur les bords du fleuve Iliſſus, & de ce grand platane, non loin de ces bords, à l'ombre duquel

les Poëtes & les Philoſophes
bloient pour converſer. On a
enfin de cette Edition tout
avoit de ſuppoſé dans la pre
l'on ne donne aujourd'hui l'
Soleil que comme un fruit
vive admiration pour tous les
vains de l'antiquité.

Dacier a dit quelque part,
l'éloge du Chantre immortel
maque, que ce Prélat, auſſi g
dans ſon genre que Racine,
pour l'harmonie du ſtyle, *a*
eſprit à la teinture des Anci
en a point de meilleure pour l
de goût; parce qu'ayant ſa
le génie même, elle joint l
l'utile, la ſolidité à l'éclat,
eſt à l'épreuve du temps.

Pour tâcher auſſi de mettr
à une ſi bonne teinture, &
en état de rendre avec énergi
tableaux que mon ſujet m'

dans l'histoire de l'esprit humain. J'ai lu, j'ai médité de nouveau les chefs-d'œuvre de ces ſublimes Anciens, de cette foule de grands Hommes qui ne ceſſent d'élever notre ame, & de lui donner une haute idée d'elle-même, en y imprimant le ſentiment profond de leur mérite & de leur grandeur.

Il m'a ſemblé, en les liſant, que je vivois au milieu d'eux, que j'aſſiſtois à leurs entretiens, que je les entendois réciter ces Poëmes magnifiques qui offrent à-la-fois les regles & les exemples de la perfection. Je les ai tous invoqués, & ſoudain j'ai cru ſentir leur préſence; une partie de leur enthouſiaſme [illegible] dans mon ame. Alors j'ai pris

[illegible] Je ne me ſuis point écrié, après avoir achevé, *Et moi auſſi je ſuis Peintre !* mais j'ai dit : les Anciens ſont les meilleurs Écrivains de l'univers. Ils ont excellé dans tous les beaux arts : en éloquence, en poéſie, en hiſtoire, nous n'avons preſque rien à leur comparer. De ſolides beautés perpétuent leur gloire ; & tant qu'il y aura du goût ſur la terre, ils ſeront nos légiſlateurs & nos modeles.

Ce n'eſt donc qu'en ſe nourriſſant jour & nuit de leurs écrits, qu'en les étudiant ſans ceſſe, mais avec un goût ſi pur & ſi exquis, qu'on devienne ſoi-même *original en les imitant* ; ce n'eſt, dis-je, qu'en s'appropriant, par une noble émulation, leurs rich[illegible]

maniere de voir, de ſentir & de s'exprimer, qui n'appartient qu'à eux ſeuls. Dans le genre paſtoral ſur-tout, ils ſont inimitables. Qui n'admire pas les Églogues de Virgile? Qui n'eſt pas enchanté de ſon divin Poëme des Géorgiques? Ses vers ſont ſi doux, ſes images ſi belles, ſes deſcriptions ſi animées, ſes tableaux ſi naturels & ſi bien deſſinés! En liſant ſes admirables Poéſies, on croit voir ce grand Homme ſe promener dans une riante prairie émaillée de mille fleurs, dérober à chacune ſon éclat, ſa beauté, & ſe ſervir de cet amas de couleurs charmantes pour peindre la nature avec ſes propres crayons. Eſt-il rien, par exemple, de comparable à la peinture qu'il nous fait, dans ſes Géorgiques, du bonheur champêtre, & de la vie délicieuſe de ce vieillard, ami de la vertu & de la ſimplicité? Quelle ame ſenſible encore à l'innocence des premiers âges, n'eſt pas attendrie à l'aſpect d'un tableau

si touchant? Quelle vérité! quel charme d'expression! quelle fraîcheur de coloris! Mais en même temps, quelle critique du luxe de Rome, & des mœurs dépravées du Peuple Roi!

Namque sub Œbalia memini me turribus altis,
Quà niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant, nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges. . . . . .
Regum æquabat opes animis; seràque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma:
Et cùm tristis hiems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, & glacie cursus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tùm tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.

Voilà vraiment la belle simplicité de la nature, rendue par le génie. Je vois cet heureux vieillard; je lui vois émonder ces arbres, cueillir ces roses, ces fleurs du printemps, ces fruits de l'automne; je vois tout cela dans ses mains. En lisant Virgile, dit Fénélon, je voudrois

être avec ce vieillard qu'il me montre. Je m'imagine voir ce beau lieu ;

Muſcoſi fontes, & ſomno mollior herba.

Il faut que je deſire d'être tranſporté dans cet autre endroit :

. . . O mihi tùm quàm molliter oſſa quieſcant,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem,
Aut cuſtos gregis, aut matura vinitor uvæ !

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui ſont dans cet autre lieu dépeint par Horace :

Quà pinus ingens albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

La Poéſie, dit-il, eſt ſans doute une imitation & une peinture. Malheur à ceux qui ne ſentent point le charme de ces vers !

Fortunate ſenex ! hìc inter flumina nota
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

Rien n'eſt au-deſſus de ce tableau de la vie champêtre :

O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona nôrint !

. . . . At frigida Tempe,
Mugitusque boûm, molleſque ſub arbore ſomni.

Je ne me ſens pas moins attendri pour la ſolitude d'Horace :

O rus ! quandò ego te aſpiciam ? quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

Quand les Poëtes, dit toujours Fénélon, veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduiſent loin des grandes villes, ils leur font oublier le luxe de leur ſiecle, ils les ramenent à l'âge d'or ; ils repréſentent les bergers danſant ſur l'herbe, à l'ombre d'un boçage, plutôt que des Cours agitées, & des grands qui ſont malh-

aime naturellement les images gracieuſes, les deſcriptions fleuries; les objets champêtres agréablement deſſinés l'enchantent; la peinture de la vie tranquille des bergers le touche, l'attendrit, & devient pour lui une ſource intariſſable de ſentimens délicieux. Quoique la félicité dont on l'entretient, n'exiſte le plus ſouvent que dans l'imagination des Poëtes, il ne peut jamais ſe perſuader qu'un bonheur ſi pur ne ſoit qu'un ſonge; il le réaliſe en quelque ſorte par ſes ſouhaits, & devient la dupe de ſes deſirs. Il ſe tranſporte au bord de ces claires fontaines qu'on lui peint; il parcourt ces ſombres forêts; il erre au milieu de ces rians vallons, de ces plaines fortunées; il aime à ſe tromper lui-même, & ſemble ajouter foi à toutes ces fictions poétiques, à ces innocentes erreurs qui ſouvent font couler ſes larmes. Voilà comme le cœur, toujours avide du bonheur, en embraſſe juſqu'au fantôme;

voilà comment il ſait tirer parti des rêves de l'imagination, & mettre à profit les douces chimeres de l'eſprit.

On eſt heureux par-tout, quand on ſait maîtriſer ſes paſſions, & leur donner un objet eſtimable. Un cœur pur devient la ſource de la félicité, & porte en lui le germe de tous les plaiſirs. Ce germe ſe développe dans tous les lieux; mais il ſemble ſe multiplier à la campagne. Ce ſéjour eſt ſans doute celui de l'innocence : la vertu y eſt moins agitée que dans le tourbillon du monde : les orages de la Cour & de la Ville ne viennent point la troubler : elle jouit d'elle-même dans la ſolitude, & n'a rien à y craindre. Là, tout favoriſe ſon bonheur & le perpétue; elle réfléchit ſur tout, & s'entretient avec les moindres objets qui l'environnent. Si elle éleve ſes regards vers les cieux, elle eſt frappée de leur beauté, elle en contemple la ſplendeur & la magni-

ficence. Ces cieux ne vieilliſſent point pour elle, & lui paroiſſent toujours nouveaux : elle admire ſans ceſſe l'éclat de ces globes lumineux, de ces aſtres brillans qui jour & nuit éclairent l'univers. Si elle laiſſe tomber ſes yeux ſur la terre, la vue d'une ſimple fleur, que les premiers rayons du ſoleil ont fait éclore, l'éleve à Dieu. Une onde fugitive qui ſerpente dans la plaine, & va ſe perdre pour jamais au ſein des mers ; une feuille qui, détachée de ſa tige mourante, ſe ſeche, & eſt emportée au loin par le moindre ſouffle ; un ſon qui s'exhale dans l'air, & s'évanouit au même inſtant ; tous ces divers objets lui parlent de la mort, & deviennent pour elle l'image des ſonges de la vie. Les remords, les trahiſons, les craintes, les fauſſes amitiés, les noires ingratitudes ſont inconnus dans les hameaux ; les tempêtes de l'ambition ne s'y font point ſentir, & les revers de la fortune n'y exercent point leur empire.

Dicunt in tenero gramine pinguium
Paſtores ovium carmina fiſtulâ,
Delectantque Deum, cui nemus & nigri
Colles Arcadiæ placent. HORAT.

Virgile ne dit pas ſeulement,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!

il ajoute encore :

Fortunatus & ille, Deos qui novit agreſtes,
Panaque, Silvanumque ſenem, Nymphaſque ſorores!

Les Poëtes anciens, perſuadés que la Poéſie, qui eſt un art excellent en lui-même, n'eſt pas plus reſponſable de l'abus qu'en fait un Artiſte libertin, qu'un bloc de marbre ne l'eſt de la forme criminelle que lui donne le ciſeau d'un Statuaire obſcene, ou qu'un inſtrument ne l'eſt des ſons amolliſſans qu'en tire la main d'un Épicurien; les anciens Poëtes, dis-je, l'appelloient la Fille du Ciel, & la langue ſublime des Dieux. Ils ne la faiſoient ſervir en général qu'au triomphe

des mœurs & de la Religion. Non contens d'inſtruire les hommes & de les charmer par d'agréables & d'utiles leçons, ils donnoient les premiers l'exemple des grandes vertus qu'ils célébroient, ſe regardant toujours comme les organes de la divinité.

Eſt Deus in nobis, ſunt & commercia cœli;
Sedibus æthereis ſpiritus ille venit.
Addo quòd inſidiæ ſacris à Vatibus abſunt,
Et facit ad mores ars quoque noſtra bonos.
Nec nos ambitio, nec nos amor urget habendi.

Telle eſt la haute idée que les Poëtes de l'antiquité donnent par-tout de leur art. Ce qu'il y a de plus doux & de plus intéreſſant dans les écrits de ces aimables enchanteurs, après l'enſeignement de la vertu, c'eſt de les voir employer la poéſie à donner de l'expreſſion & de la vie aux choſes les plus inſenſibles. Le bronze & le marbre reſpirent; les rochers s'attendriſſent; les fleuves remontent vers leur ſource, & ſe peuplent de divinités; les chênes ſe

transforment en nymphes champêtres, & rendent des oracles ; les arbres ſe couvrent de fleurs & de fruits : tout vit dans leurs ouvrages, tout prend une ame ſous leur pinceau. Par-tout enfin, chez les poëtes Grecs & Latins, on trouve cette ſeve de génie, cet excellent goût & ces grandes beautés de ſentiment & d'imagination qui caractériſent les écrivains ſupérieurs.

Sans doute c'eſt cette brillante magie, unie à la grace, au naturel & à la ſimplicité, qui a imprimé à toutes leurs compoſitions, même aux moins importantes, le ſceau de l'immortalité : réflexion qu'un de nos poëtes vivans, comparable aux meilleurs eſprits d'Athenes & de Rome, a ſi bien rendue dans ces vers :

De leurs célébres bagatelles
Le monde entier eſt occupé ;
La mort, de l'ombre de ſes ailes,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles.

Un très-grand mérite encore des poëmes de l'antiquité, de ceux, du moins, d'Homere & de Virgile, eſt d'inſpirer par-tout le reſpect pour la divinité, les nobles ſentimens, & l'amour de ces beaux principes de morale qui ſont, chez tous les peuples de l'univers, la baſe de l'ordre & du bonheur.

Oſerai-je parler quelques momens de ces divinités fabuleuſes qui jouent un ſi grand rôle dans les poëmes anciens? Pour peu qu'on ſache l'hiſtoire & que l'on connoiſſe l'antiquité, il eſt évident que la pluralité des dieux étoit le dogme du ſeul peuple. Les poëtes, les philoſophes avoient bien une autre religion. Tous admettoient l'exiſtence d'un ſeul Dieu, créateur, gouverneur & conſervateur du monde, & tous reléguoient les fauſſes divinités dans la claſſe de l'Hippocentaure & de la Chimere. Il ne faut donc pas faire le tort à tant de Poëtes du premier ordre,

[illegible] éternisent la mémoire ; à un Platon, à un Socrate, à un Homere, à un Aristote, à un Virgile, à un Cicéron, à un Séneque, à toutes ces ames sublimes ; de les croire véritablement esclaves du polythéisme. S'ils introduisoient dans leurs écrits Jupiter, Mars, Neptune, Vénus, Junon, & les autres divinités sans nombre que la poésie a créées, c'étoit, je pense, bien moins pour sacrifier à la religion reçue & aux erreurs populaires, que pour répandre, à la faveur de ce doux prestige, de la chaleur, des images, de l'intérêt & du sentiment dans leurs compositions. Ces hommes illustres [illegible]

temps de ſe ſervir de la mythologie, quand on ne ſe propoſera d'autre but que la gloire & l'éloge de la vertu.

S'il étoit donc néceſſaire de juſtifier auprès des eſprits les plus ſcrupuleux, la croyance de ces grands hommes de l'antiquité, & de les diſculper entiérement du reproche honteux de polythéiſme, je ne voudrois pour cela que leur propre témoignage. Je citerois, entre autres, cet hymne vraiment ſublime de Cléanthe le Lycien, ſecond fondateur du Portique, que Stobée nous a conſervé. Il n'eſt guere poſſible de parler de la divinité avec plus de majeſté, d'élévation & d'éloquence.

« O Très-

[illegible] tout à une loi, je te ſalue. Car il eſt permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui exiſte de mortel ſur la terre, nous naquîmes de toi, nous ſommes de toi une foible image. Je t'adreſſerai donc mes hymnes, & je ne ceſſerai de te chanter. Cet univers ſuſpendu ſur nos têtes, & qui ſemble rouler autour de la terre, c'eſt à toi qu'il obéit : il marche & ſe laiſſe en ſilence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, miniſtre de tes loix, repoſe ſous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, & la nature s'épouvante. Tu diriges l'eſprit univerſel qui anime tout, & vit dans tous les êtres ; tant, ô [illegible]

méchant. Par toi la confuſion devi
l'ordre ; par toi les élémens qui
combattent, s'uniſſent. Par un heur
accord, tu fonds tellement ce qui
bien avec ce qui ne l'eſt pas, q
s'établit dans le tout une harmo
générale & éternelle. Seuls, parmi t
les êtres, les méchans rompent c
grande harmonie du monde. Malh
reux, ils cherchent le bonheur, &
n'apperçoivent point la loi univerſ
qui, en les éclairant, les rendroit t
à-la-fois bons & heureux : mais to
s'écartant du beau & du juſte, ſe p
cipitent chacun vers l'objet qui l'atti
ils courent à la renommée, à de
tréſors, à des plaiſirs qui, en les
duiſant, les trompent. O Dieu
verſes tous les dons, Dieu à qui
orages & la foudre obéiſſent ! ôca
de l'homme cette erreur inſenſée : c
gne éclairer ſon ame : attire-la juſq
cette raiſon éternelle qui lui ſer

ide & d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un hymne non interrompu, comme il convient à l'être foible & mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand que de célébrer, dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature. »

Otez le nom de Jupiter, & remplacez-le par celui de Dieu, ce Poëme, mis en vers, pourroit être chanté dans nos temples.

Je n'oublierois pas Socrate apostrophant les Athéniens, & leur prêchant l'existence & la souveraine puissance d'un Dieu créateur. « Sachez, dit-il, gens incrédules, que le Dieu, tout-puissant, créateur du ciel & de la terre, & qui régit l'univers, se fait connoître par toutes les merveilles qui frappent nos sens quoiqu'il soit invisible...

perceptible à nos ſens. Ainſi, ſoin de rejeter l'exiſtence de Dieu, parce que vous ne le voyez pas, ô Athéniens! convaincus de ſa réalité par les prodiges que vous lui voyez opérer, votre premier devoir eſt de l'adorer, & de lui rendre un ſincere hommage. »

Tous ces génies ſupérieurs ne croyoient pas ſeulement à l'exiſtence d'un ſeul Dieu, ils admettoient encore l'immortalité de l'ame, ſecond dogme de leur théologie. Cicéron, dans le Traité de la Vieilleſſe, fait parler ainſi Caton l'ancien:

« Croyez-vous que pendant la paix & pendant la guerre, j'aurois employé

... dans les siecles à venir, comme
...e, en sortant de cette vie, de jouir
l'immortalité. C'est cette persuasion
i fait les grands hommes. . . . . Je
ûle du désir de me trouver dans la
le des hommes illustres avec qui j'ai
u. . . . . O le beau jour, que celui
, m'arrachant à une tourbe ram-
...e & corrompue, je volerai vers
...mblée des esprits divins! »

oici l'inscription qu'on mit sur le
beau de Platon:

'ette terre couvre le corps de Platon ;
e ciel contient son ame bienheureuse.
homête homme doit respecter ses vertus.

ii ne connoît le Styx & le Tartare
nciens. c'est à ...

peint, dans les Champs Élyſées, les juſtes, les ſages, tous ces hommes bienheureux qu'un goût ſublime de la vertu & de la vérité tranſporte, environnés des rayons d'une gloire céleſte, aſſis à l'ombre des bocages odoriférans, buvant, dans des torrens de voluptés pures, l'oubli des maux de leur ancienne condition; toujours unis à la divinité, & toujours aſſurés de leur bonheur immuable; qu'a-t-il fait, dis-je, en nous donnant une deſcription ſi touchante & ſi fleurie de ces lieux fortunés, que raſſembler dans un même tableau & embellir des graces de ſa brillante imagination tout ce que les poëtes & les philoſophes en ont écrit? On ne peut trop relire cet admirable morceau, chef-d'œuvre de ſtyle & de ſentiment. C'eſt ainſi qu'il faut peindre, quand on veut vivre dans la mémoire des hommes, & laiſſer ſur la terre un long ſouvenir de ſon génie.

ſentiellement un ſeul Être éternel, principe de tout ce qui exiſte ; l'immortalité de l'ame, & une autre vie à jamais heureuſe ou malheureuſe, ſelon les crimes qu'on avoit commis ſur la terre, ou les vertus qu'on y avoit pratiquées. Citons ici, en témoignage de la pureté de leur croyance, & de leur mépris pour les ſuperſtitions, la réponſe du grand Caton à Labiénus, qui lui conſeilloit de conſulter l'oracle de Jupiter Ammon. Il y a peu de choſes dans les annales de la philoſophie à comparer à cette ſublime réponſe.

« Que veux-tu, lui dit-il, que je demande ? Si j'aime mieux mourir libre,

Si la fortune perd ſes menaces quand elle s'attaque à la vertu ? S'il ſuffit de vouloir ce qui eſt louable, & ſi le ſuccès ajoute à ce qui eſt honnête ? Nous ſavons tout cela, & Ammon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous ſommes tous dans la main des Dieux ; & que leur oracle ſe taiſe, ce n'eſt pas moins leur volonté que nous accompliſſons. La divinité n'a pas beſoin de paroles. Celui qui nous a fait naître, nous dit, quand nous naiſſons, ce que nous devons ſavoir. Il n'a pas choiſi des ſables ſtériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes ; ce n'eſt point dans cette pouſſiere qu'il a caché la vérité. La divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, & le cœur de l'homme juſte ? Pourquoi chercher ſi loin les dieux ? Jupiter eſt tout ce que tu vois, tout ce que tu ſens en toi-même. Que ceux qui, dans

ân avenir douteux, portent un
irréſolue, aient beſoin d'interro
ſort : pour moi, ce n'eſt point
titude des oracles qui me raſſure
la certitude de la mort. Timi
courageux, il faut que l'homme
Voilà ce que Jupiter a dit, & c'eſt

Euſebe nous apprend, dans l
trieme livre de ſa Préparation é
lique, que ſix cents auteurs
avoient écrit contre les oracles;
maïs, entre autres, dont il
conſervé quelques fragmens. Il y a
à voir dans ces fragmens qui
reſtent, dit Fontenelle, cet Œn
plein de la liberté cynique, arg
ter, ſur chaque oracle, contre
qui l'a rendu, & le prendre lui-
à partie. Voici, par exemple, co
il traite le dieu de Delphes ſur
avoit répondu à Créſus :

Créſus, en paſſant le fleuve Halis,
renverſera un grand Empire.

En effet, Créſus, en paſſant le fleuve Halis, attaqua Cyrus, qui, comme tout le monde ſait, vint fondre ſur lui, & le dépouilla de ſes états.

» Tu t'étois vanté dans un autre oracle rendu à Créſus, dit Œnomaüs à Apollon, que tu ſavois le nombre des grains de ſable; tu t'étois bien fait valoir ſur ce que tu voyois de Delphes cette tortue que Créſus faiſoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoiſſances, pour en être ſi fier! Quand on vient te conſulter ſur le ſuccès qu'aura la guerre de Créſus & de Cyrus, tu demeures court. Car ſi tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te ſers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne ſais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le ſais, tu te plais donc à te jouer de nous? Si tu ne le ſais point, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point.

Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot grec par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand empire, n'eſt pas bien choiſi, & qu'il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cyrus. S'il faut néceſſairement que les choſes arrivent, pourquoi nous amuſer avec tes ambiguités ? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des prophéties inutiles ? Pourquoi tous ces ſacrifices que nous te faiſons ? Quelle fureur te poſſede ? »

Mais Œnomaüs, ajoute M. de Fontenelle, eſt encore de plus mauvaiſe humeur ſur cet oracle que rendit Apollon aux Athéniens, lorſque Xercès fondit ſur la Grece avec toutes les forces de l'Aſie. La Pythie leur donna pour réponſe, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain d'appaiſer la colere de Jupiter ; que cependant Jupiter, en faveur de ſa fille, vouloit

bien ſouffrir que les Athéniens ſe ſi
vaſſent dans des murailles de bois, &

Sur cela Œnomaüs perd entiérem
le reſpect pour le dieu de Delph
« Ce combat du pere & de la fil
dit-il, ſied bien à des dieux ! Il eſt b
qu'il y ait dans le ciel des inclinati
& des intérêts ſi contraires ! Jupiter
courroucé contre les Athéniens . . .
cependant il permet qu'ils ſe ſauv
dans des murailles de bois. Sur qui d
tombera ſa colere ? Sur des pierres ?
Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affa
par le moyen de ce Jupiter que Mine
tâche d'appaiſer. Si les Grecs perd
la bataille, Jupiter a été inexorab
s'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin la
fléchir. »

On ſait avec quelle force de rai
& quelle liberté courageuſe Cicé
s'eſt élevé contre les miſérables ſup
ſtitions de la religion païenne, & co
bien il s'eſt moqué des poulets ſacr

des dont les annales des pontifes
nt remplies. Il n'a rien épargné
ſes livres de la divination, de ce
étoit le plus ſaint à Rome. Après
a fait voir aſſez vivement à ceux
tre qui il diſpute, dit M. de Fon-
elle, quelle extrême folie c'étoit de
ſulter des entrailles d'animaux, il les
uit à répondre que les dieux, qui
t tout-puiſſans, changent ces en-
lles dans le moment du ſacrifice,
de marquer par elles leur volonté
'avenir. Cette réponſe étoit de Chry-
e, d'Antipater & de Poſſidonius,
s grands philoſophes, & chefs du
[redacted] Stoïciens. « Ah ! que dites-

diſpoſition de foie peut-elle changer en un inſtant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui ſacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'eſt le haſard qui fait le choix des victimes ? L'expérience même ne vous l'apprend-elle pas ? Car ſouvent les entrailles d'une victime ſont tout-à-fait funeſtes, & celles de la victime qu'on immole immédiatement après, ſont les plus heureuſes du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles ? ou comment les dieux ſe ſont-ils appaiſés ſi promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne ſe trouva point de cœur à un bœuf que Céſar ſacrifioit, & que, comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre ſans en avoir un, il faut néceſſairement qu'il ſe ſoit retiré dans le moment du ſacrifice. Eſt-il poſſible que vous ayez aſſez d'eſprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre ſans cœur, & que vous n'en ayez pas aſſez pour voir que ce cœur n'a pu en

...r, ce ne ſera pas le cours ordinaire de la nature qui fera naître & mourir toutes choſes, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel phyſicien a jamais ſoutenu cette opinion ? Il faut pourtant que les aruſpices la ſoutiennent. »

En voilà, je penſe, aſſez, pour ...rouver que l'exiſtence d'un ſeul Dieu été la foi de tout ce que les ſiecles ...paganiſme ont produit d'écrivains ...ſés. Enfin, le danger que tant de ...ſonnages illuſtres ont couru pour ...ir légérement parlé des dieux, un

prouvent non-ſeulement l'intolérance religieuſe des Grecs, mais encore le profond mépris des grands génies de l'antiquité pour tous les faux dieux, objets du culte inſenſé du vulgaire.

Avant que de finir, diſons un mot de cette nouvelle réimpreſſion de l'*Hymne au Soleil*, & ſans entrer dans des détails inutiles, obſervons ſeulement que les morceaux de proſe poétique imprimés à la ſuite, & qu'on publie pour la premiere fois, diſtinguent beaucoup cette édition des précédentes. Le diſcours préliminaire a été retouché avec ſoin. On en a fait diſparoître quelques citations trop connues, telles que la deſcription des champs élyſées, tirée de *Télémaque*. On s'eſt bien gardé de ſupprimer l'hymne de Cléanthe le Lycien, monument immortel d'une raiſon ſupérieure, & le plus ſublime hommage que la philoſophie ancienne ait rendu à l'être ſuprême.

expressions qui, placées à propos, peuvent donner au ſtyle plus de couleur & d'harmonie, on n'a fait ni additions, ni changemens à l'*Hymne au Soleil*. Il eſt ſi facile d'abuſer du genre deſcriptif, ſur-tout, quand, à l'exemple de pluſieurs écrivains étrangers, on a la manie de vouloir tout décrire ſans faire grace des plus petits objets. Le grand ſecret, quand on peint la nature, eſt de ſavoir s'arrêter où il faut, & renfermer chaque tableau dans ſon vrai cadre; ſans quoi tout eſt vague, & l'effet eſt manqué. Dans la peinture des images champêtres, il y a donc une juſte meſure qu'on ne doit pas excéder: on eſt jugé avec d'autant plus de rigueur

point courir
de conſerver
'attacher ſon
croit n'avoir
t répandre de
ıorceaux ; du
ble pour ne
ɛſſentielles du
, trop oubliés
, mais qu'un
utation & de
doit jamais
ıit en proſe,
pliqué à être
vrai, & à ne

HYM
AU SOI

CHANT PRI

CHEF-D'ŒUVRE
main toute-puiſſante des d
aſtre ſublime, & toujou
mes yeux enchantés; d
mont audacieux qui éleve
tête altiere, & que frap
rayons étincelans, Soleil
premiers feux, je te ſal
ment, & te conſacre ce

ame à ſes écrits ; l'auteur croit n'avoir rien négligé de ce qui peut répandre de l'intérêt dans ces divers morceaux ; du moins il a fait ſon poſſible pour ne s'écarter ni des regles ſi eſſentielles du goût, ni des bons modeles, trop oubliés peut-être de nos jours, mais qu'un écrivain jaloux de ſa réputation & de l'honneur des lettres, ne doit jamais perdre de vue. Enfin, ſoit en proſe, ſoit en vers, on s'eſt appliqué à être toujours ſimple, toujours vrai, & à ne parler d'autre langue que celle de la nature & du ſentiment.

HYMNE AU SOLEIL.

CHANT PREMIER.

CHEF-D'ŒUVRE magnifique de la
ain toute-puiſſante des dieux immortels,
re ſublime, & toujours nouveau pour
s yeux enchantés; du ſommet de ce
nt audacieux qui éleve juſqu'aux nues ſa
e altiere, & que frappe l'éclat de ſes

lyre harmonieuſe & brillante dont ta main me fit préſent. Dieu des vers, je promis alors de compoſer un hymne à ta gloire. J'en pris l'Olympe & les ondes du Styx à témoin. Je plantai deux lauriers près de ce rocher eſcarpé qu'une caſcade éternelle arroſe d'une pluie argentée. Je ſuſpendis mon hautbois aux branches de ce chêne antique, atteſtant les cieux que je n'en tirerois aucun ſon juſqu'au jour fortuné où je viendrois à ton temple t'offrir ſolemnellement le tribut de mes chants.

Depuis ce temps, douze hivers ſe ſont écoulés, douze fois les arbres ſe ſont couronnés de verdure & de fruits, ſans

inſtituteurs de Jupiter. J'ai repréſenté l'ivreſſe pétulante & les fureurs des prêtreſſes du vainqueur de l'Inde, les bacchantes effrénées, la tête échevelée, l'œil ardent, égaré, la bouche écumante & toute en feu, le thyrſe en main, frappant du pied la terre, ſe heurtant avec violence, courant çà & là dans les bois, ſur les rochers & les montagnes, dont les concavités retentiſſent de leurs cris ſauvages, & animant leurs orgies turbulentes par les ſons des cymbales, & par des hurlemens affreux.

Orphée, ô douleur toujours renaiſſante! le fils du grand Apollon, qui, par les accords raviſſans de ſa lyre, pénétra

en furie qui roulent en grondant leur prunelle embrasée, elles s'élancent en foule sur lui, déchirent ses membres palpitans, & jettent sa tête sanglante dans l'Hebre épouvanté. Elle flotte, hélas! au gré des vagues émues : mais sa langue, que le froid de la mort commence à glacer, gémit encore le long du fleuve; & jusqu'au dernier soupir on entendit sa voix mourante redire : Eurydice ! ah, ma chere Eurydice ! & les échos plaintifs répéter, Eurydice !

J'ai aussi chanté sur la flûte de Pan, les délices de l'âge d'or, l'aimable saison des fleurs, & les charmes du printemps; le bonheur inaltérable des paisibles ha-

[illegible], & jouant avec les Néréides ſein orageux d'Amphitrite.

D'autres fois j'ai crayonné, d'un pi ceau ruſtique, le vieux compagnon Bacchus, Silene, couronné d'une gui lande de pampre verd, entrelacé de ch vre-feuille, de roſes & de myrthe fleuri entouré d'un eſſaim folâtre de faunes & de ſatyres amoureux des bois ſolitaires & de la fraîcheur des grottes humides & des bocages; tantôt couché ſur un lit d mouſſe & de feuillage verdoyant, au fon d'un boſquet touffu, buvant, dans de coupes ornées de lierre, un vin pétillan & délicieux, le ſavourant avec volupté & preſſant avidement ſes levres pou [illegible]

fontaines ſacrées de l'Arcadie, à l'ombre de ſes antiques forêts.

Impatient de former des ſons plus hardis & plus dignes du dieu puiſſant qui embraſoit mon ame, j'ai monté ma lyre ſur un ton plus mâle, & j'ai chanté avec gloire celui qui, du ſeul mouvement de ſes noirs ſourcils, ébranle l'Olympe & les enfers, le grand Jupiter lançant d'une main enflammée ſon tonnerre ſur les Titans, ces fils impies de la terre, & les écraſant ſous la chûte de ces monts qu'ils avoient follement entaſſés pour aſſiéger juſques ſur ſon trône le pere des dieux & des hommes.

J'ai chanté le triomphe des Lapithes, vainqueurs des Centaures; le trépas des noirs Cyclopes, foudroyés par Apollon dans les cavernes de l'Etna; la valeur héroïque des fiers enfans de Mars; les horreurs des combats, & les longues déſolations dont les juſtes dieux puniſſent toujours le crime de la guerre.

Je ne t'ai point oublié, vaillant Ajax, à toi, infatigable Hercule, qui purgeas l'univers des brigands & des monſtres qui le ſouilloient. Je t'ai peint étouffant dans tes bras nerveux le géant Anthée; ici, briſant la chaîne du fils audacieux de Japet, attaché par Mercure aux rochers du Caucaſe, & l'arrachant des ſerres ſanglantes du cruel vautour qui lui dévoroit les entrailles; là, d'un ſeul coup de ta maſſue énorme, aſſommant l'effroyable dragon qui gardoit les pommes d'or du jardin des Heſpérides; auſſi grand enfin, auſſi intrépide ſur le mont Œta, au milieu des flammes, que lorſque, victorieux des ſept têtes horribles de l'hydre de Lerne, tu teignois tes fleches de ce ſang envenimé. Superbe ennemi de Troye, toi qui répandis des larmes ſi ameres ſur le tombeau de Patrocle, j'ai chanté tes nobles exploits & tes fougueux emportemens: je t'ai peint preſſant de l'aiguillon tes courſiers couverts de ſang & d'écume, &

traînant rapidement autour d'Ilion, à travers d'épais tourbillons de pouſſiere, le corps déchiré du malheureux Hector.

Enfin j'ai décrit le ſombre empire des morts, ces régions ténébreuſes & déſolées, où, ſemblables à ces feuilles qui, au déclin de l'automne, ſe détachent en foule des arbres dépouillés & voltigent en l'air, les pâles ombres, les mânes plaintifs ne ceſſent d'errer & de gémir, ſans eſpoir de repaſſer l'avare Achéron.

O jour! ô lumiere raviſſante! ces ombres infortunées ne te reverront jamais. Spectacle enchanteur des cieux, beautés renaiſſantes de la nature, qui parez le printemps, jamais elles ne vous contempleront. Hélas! tout eſt fini; les cieux n'exiſtent plus, & l'univers entier eſt anéanti pour elles. Envain elles implorent la clémence des dieux; les dieux, maintenant inſenſibles, ferment l'oreille à leurs cris lamentables. Elles cherchent en vain à franchir les enfers; par-tout elles

: le Styx qui leur oppoſe
ondes vengereſſes, qu'il
le autour d'elles ; par-tout
Cerbere leur préſente ſes
aboyantes, d'où partent
torrens de feu & de fumée.
deſtin les enchaîne dans l'é-
avec Tantale & les miſéra-
s, & les replonge au fond
où le Phlegeton redouble à
leur déſeſpoir & leur épou-
s mugiſſemens profonds de
s ondes.

:les cent voix de la Renom-
:ndre d'un pôle à l'autre les
ıx de ma lyre ; le cours pré-
:cles ne fera qu'accroître la
ıon nom. Je ne mourrai donc
:r : plus durables que les em-
magnifiques palais des rois,
ſublimes vivront éternelle-
:rs charmé les répete, & en
ıonie & la beauté.

jamais révélé leurs ſecrets merveilleux, parle aujourd'hui leur langage immortel ; ſuis hardiment la route qu'elles te tracent, ſans être effrayé du ſort tragique de Phaéton, qui, de la ſource des éclairs, tomba dans les flots de l'Éridan.

Vole aux régions du tonnerre : entraîné par le noble amour de la gloire, élance-toi vers la voûte étincelante des cieux ; pénetre juſqu'au palais vermeil de l'Aurore ; éleve-toi, ſur les ailes rapides de la brillante poéſie, au-deſſus du génie des foibles mortels, & peins en traits de flamme le dieu de la lumiere.

Que les éclats de ma voix domine

s, [redacted] ton bruyant tonnerre :
ſez il a grondé dans les airs, aſſez il a
frayé la terre. Ne ſillonne pas de tes
udres brûlans l'azur de ce beau ciel ;
iſſe-moi jouir de la ſérénité de ce jour
armant. Et toi, dieu des Autans & des
mpêtes, ne trouble point, de ton ſouffle
ſtructeur, ce calme délicieux qui regne
ns la nature. Reſpecte la préſence du
u qui m'inſpire : Apollon te défend
nterrompre, par tes mugiſſemens, les
ncemens ſacrés de mon ame.
Soutenez plutôt, dieux puiſſans ! ſou-
ez cette ardeur qui me conſume, cette
ur impétueuſe qui me ravit hors de
i ; excitez mon audace, redoublez ce

cieux. Que tout univers ... ſur moi tes flammes, ô dieu du jour ! c'eſt toi que je chante.

Ébloui de l'éclat de ſes premiers rayons, je ne le contemple qu'avec un regard reſpectueux, je ne l'admire qu'avec une religieuſe frayeur ; cet immenſe océan de lumiere épouvante mon génie, & confond déja mes timides idées.

O Soleil ! comment oſé-je m'élever juſqu'à ton front ſublime, & fixer les feux reſplendiſſans de ta ſphere embraſée ? Je ne vois que toi ſeul dans l'univers : tes regards enflammés embraſſent toute la nature, & la rempliſſent de vie & de grandeur. C'eſt ta puiſſante chaleur ... ſortir la terre du ſein du chaos ;

que l'aquilon , que je me
nſporte, du ſommet nébuleux du mont
ios , aux climats lointains où le Tigre
té roule à grand bruit ſes flots écu-
ux ; que je vole des portes de l'occi-
t à celles de l'aurore , des ſables brû-
du midi aux rives glacées du ſepten-
; que je pénetre juſqu'aux dernieres
es du monde ; tu m'as précédé par-
, & tu m'attends & m'éclaires à-la-
lans toutes les parties de l'univers.
lime image des dieux, comme eux
s , tu connois tous les peuples &
les contrées de la terre ; les fertiles
;nes de la riante Heſpérie, & les
heureuſes qu'arroſent le Gange
·otas ; Itamie

braves Argonautes, intrépides héros qu
pour conquérir la toiſon d'or, oſerent l
premiers, ſur un frêle vaiſſeau, s'élanc
au milieu des vaſtes abymes, & brav
Neptune en courroux.

Tu vois du même regard Athenes
Lacédémone, Corinthe & Mitylene, l'o
gueilleuſe Tyr & la ſuperbe Babylon
& Thebes à cent portes, & les ce
villes de Crete, & les vallons fleuris
la Theſſalie, & les côteaux fortunés d'
mathonte, & les bois de myrtes d'Idal
& de Paphos. Tu nous vois tous du ha
des airs, ainſi que les ſouverains arbitr
de nos deſtinées. Que dis-je ? aſtre i
comparable, me trompé-je ?..... Ol
ſi j'étois dans l'erreur..... ſi tu ét
toi-même le premier, le plus grand d
dieux.... Parle, & ſoudain je me pr
terne devant toi, & je t'adore.

Inſenſé ! qu'ai-je dit ? J'entends ſa vo
retentir dans l'univers, & publier pa
tout qu'il n'eſt point un dieu.... Tu n'

n dieu, ô pere du jour ! Tu es donc
s ſuperbe ouvrage & le plus grand
it des dieux. Jamais ils n'ont créé
e plus beau, rien de plus digne des
ges des mortels.

le contemples cet aſtre éclatant,
frémis, fier monarque des airs,
ı ſuperbe, dont le vol hardi eſt auſſi
pt que l'aile des Autans & les fleches
piter : toi qui, dans l'excès de ton
il, regardes avec dédain l'homme
, tu le contemples avec étonne-
; & pour conſidérer de plus près les
le ſon orbe étincelant, tu t'élances
nd des vallées ſur les plus hauts ro-
du mont Pélion.

te vois porter ſur tes ailes rapides
unes aiglons, les agiter avec vio-
, & les balancer long-temps dans
gue des airs. Tu les préſentes au
: eſt-ce donc pour éprouver s'ils
lignes de toi ? Ou plutôt n'eſt-ce pas
eur apprendre que cet aſtre magni-

fique eſt le ſeul objet qui mérite d'arrêter leurs regards audacieux ?

Tel qu'un fleuve profond & majeſtueux, dont les eaux coulent toujours avec la même abondance ; ou tel qu'un volcan intarriſſable qui ne ceſſe de faire jaillir de ſes gouffres tonnans des ſources de feu, & de vomir des torrens de flammes ; abyme infini de lumieres, tu la répands, tu la prodigues depuis la naiſſance des ſiecles, ſans jamais l'épuiſer.

Tu ne te conſumes pas toi-même, & ne vieillis pas comme tout ce qui reſpire ; tu ne tombes pas inſenſiblement en pouſſiere comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre ſe renouveller, ſes habitans changer de maîtres, de loix, de mœurs & de langage : tu as vu mille fois les nations ſe diviſer & ſe détruire ; des cités ſuperbes & opulentes ſortir du ſein des déſerts, & s'y enſevelir ; des empires ſe former, s'agrandir, devenir formidables, décroître & s'éteindre, ou re-

ir encore ; les rois ſe com-
ôner les uns les autres ; les
ord foibles ruiſſeaux, bien-
ordés, impétueux torrens,
iger la ſurface de la terre ;
euples & rois, après un peu
mber & diſparoître dans l'a-
nps, toujours ouvert pour

.

ires donc plus que les reſtes
ues empires, & les débris de
grandeurs. Le monde entier
tes regards qu'un vaſte tom-
es cendres de ces générations
les de ſouverains & de ſujets
ſées & confondues, ſans que la
es remue puiſſe diſtinguer ce qui
en retrouver aucun veſtige ; tan-
oi ſeul, ô Soleil ! ô flambeau de
! toi ſeul, témoin de ces grands
es, exiſtes par toi-même, im-
au milieu de ces éternelles ré-

ns.

En vain je porte la vue ſur toute la terre pour y découvrir les magnifiques monumens que des peuples adorateurs ont érigés à ta gloire ; il n'en eſt plus ; temples, autels, pontifes, tout eſt anéanti : le dieu vit encore, & pourſuivant ſa carriere, triomphe, au plus haut des cieux, des outrages du temps. Ce temps jaloux, toujours enchaîné à ton char, ne peut étendre ſur toi ſes ravages. Tu parcours, depuis le commencement, avec la même rapidité l'immenſe étendue des airs, & tu roules ton globe reſplendiſſant au milieu du torrent des âges, ſans qu'ils puiſſent ni t'affoiblir, ni t'arrêter.

Ton éclat, au contraire, ſemble renaître & croître avec une nouvelle vigueur. La fin de ta courſe paroît plus brillante encore que ſon commencement. Ton char, en ſe plongeant dans l'onde, laiſſe après lui dans les nues de longues traces de lumiere, qui ſe prolongent juſqu'au regne des ténebres.

uts de pourpre, d'or, d[illegible]
e : tu n'abandonnes l'horizon qu'a-
avoir inondé d'un déluge de feux
a vas prodiguer à d'autres mondes ;
ource de tes rayons, qui enfantent
ur, & vivifient les aſtres de la nuit,
arit jamais.
Marais fangeux, lacs impurs, repaires
mille horribles reptiles, images des
urs infectés du venin des paſſions, vous
les ſouillez point par vos exhalaiſons,
rayons ſi purs : s'ils vous éclairent,
ſans ſe corrompre, & ſans rien per-
de leur inaltérable beauté.
Ornement ſacré des cieux, je te
[illegible] : reçois, juſqu'à la fin
[illegible]

& ne rentre jamais dans les gouffres du chaos.

Aſtre merveilleux, roi du monde, ſois immortel comme les dieux. Tu es leur céleſte image : leur eſſence & leur gloire ſe peignent en caracteres de feu dans l'éclat de ton globe éblouiſſant. O que ta vue éleve mon ame, & qu'elle l'agrandit, en lui dévoilant ſa ſublime origine ! Tu ne ceſſes de lui révéler la divinité. Oui, je ſuis le fils des dieux ; je n'oſe plus en douter quand je te contemple. Chacun de tes rayons eſt une preuve victorieuſe de leur exiſtence, une vive étincelle de leur grandeur, & le triomphe continuel de leur pouvoir ſuprême.

FIN du premier Chant.

CHANT SECOND.

QUAND le génie puiſſant de l'univers voulut donner la naiſſance à tout ce qui exiſte; quand de ſa main ſouveraine il briſa les voûtes immenſes du chaos & de la nuit, & que le jour eut percé de ſes rayons ces cavernes profondes où cent chaînes de fer le tenoient captif; Soleil, quand tu te montras pour la premiere fois dans les plaines des cieux, brillant de toute ta ſplendeur, les dieux eux-mêmes, les dieux étonnés, éblouis de ta beauté raviſſante, ſortirent en foule de l'Olympe pour te contempler. Pluton & Proſerpine abandonnent les ſombres bords de l'Achéron pour te voir: Neptune s'éleve des noirs abymes de l'onde, monte précipitamment ſur ſon char, & ſuivi de tous les dieux de la mer, & des monſtres

TA
DOMI
NUS
ILLU
MI

innombrables qu'elle nourrit dans ſes entrailles, vient t'admirer avec le ciel & la terre.

A peine, ô Soleil! l'aurore étincelante ouvre les portes enflammées de l'orient, que, tel qu'un ſuperbe conquérant, impatient de ſe ſignaler par de nouveaux triomphes, tu détaches de la voûte céleſte ton diſque éclatant: ſoudain tu pars, & t'éleves avec magnificence ſur le monde entier; tu déploies avec pompe tes feux ardens, & les lances rapidement dans les vaſtes champs de l'air, pour éclairer au même inſtant toutes les parties du globe. Déja tout s'embraſe. Les étoiles pâliſſent & s'effacent: pourſuivie par l'éclat du jour, la nuit épouvantée s'envole, ſe précipite dans les abymes de l'Océan, & enveloppe dans ſes ſombres voiles le dieu du ſommeil & du ſilence. Les ſonges légers fuient devant ton char de rubis & de diamans, & s'écoulent au ſein des ombres.

autes montagnes, —
es pins & des chênes altiers, voiſins de
foudre. Tu luis dans les vallées les plus
rofondes. Frappé de ta vive ſplendeur,
out l'univers ſe réveille ; mille oiſeaux
oltigent ſur les rameaux des tendres
arbuſtes dont ils ſecouent la roſée, & ſe
réuniſſent en chœur pour célébrer ton
éclat dans leurs chants mélodieux.

Au bruit de ces concerts charmans, le
roi de la nature, l'homme éleve ſon front
auguſte, ce front impérieux fait pour
contempler les cieux, & commander à
tous les êtres. Il s'éveille dans l'alégreſſe,
& ſort de ſa couche pour admirer ton
lever brillant, & jouir de tes bienfaits.
Ainſi le tonnerre, dont les coups re-

s vallons d'alentour,
ıns les airs. Jamais le
in, jamais la nature

c, au matin d'un beau
lans ces prairies ces
y fait naître ! Qu'il eſt
cet air embaumé des
s, & de jeter les yeux
ıt le verd tendre &
ue ! Paiſible ruiſſeau,
ırs de ton onde tran-
:e & coule mollement
ines riantes, ſur leſ-
a fraîcheur & la fécon-
délicieuſes, dans quel
me jetez !
ce baſſin limpide, je
des habitans légers

Là, j'admire la beauté d'un cygne uperbe, qui, orgueilleux de la blanheur de ſon plumage, en épure l'albâtre ux rayons du Soleil, déploie ſes ailes blouiſſantes, &, ſouverain du fleuve, 'y promene à ſon gré, tantôt ſe laiſſant ntraîner au courant des eaux, & antôt les remontant avec une fierté ıajeſtueuſe.

Là, j'entends avec tranſport une foule 'oiſeaux qui chantent le retour du prinemps, ſur les branches de ce peuplier ılitaire qui ombrage ces bords heureux. e roſſignol jaloux enfle ſon goſier ſi exible, & fait entendre l'harmonie de ſes ɔulemens. Ses rivaux confondus ſe taient; ils ſemblent ſuſpendre leurs chants our écouter en ſilence les accens mélodieux du dieu de la muſique champêtre, t ſes ſons variés, prolongés & cadencés rec tant d'éclat.

Habitans enchanteurs de ces aimables ıux, qui charmez par vos concerts les

ames pures, & adouciſſez les peines de cette vie paſſagere, hélas ! vos chants, vos plaiſirs vont bientôt finir. Déja l'oiſeleur ſans pitié s'avance d'un pas lent, & parcourt d'un œil furtif ce buiſſon épineux, ces branches hoſpitalieres, qui dans l'épaiſſeur de leur feuillage ſembloient vous offrir un aſyle impénétrable. Inſenſible à vos alarmes, il gliſſe déja ſes doigts inhumains dans votre nid, & raviſſant d'une main meurtriere cette famille naiſſante, ces petits, foibles & tremblans, qu'à peine un léger duvet commence à couvrir, emporte, malgré vos cris plaintifs, le fruit de vos tendres amours.

Ainſi les cieux, témoins de votre bonheur, les ſombres forêts, les rivages fortunés, qui réſonnent maintenant de ſons ſi doux, bientôt, hélas ! n'apprendront que vos malheurs ; Echo, que vous entretenez jour & nuit, n'entendra bientôt que vos accens lamentables, & ne redira

plus aux montagnes que vo
& vos douleurs.

L'hameçon perfide a déj
le l'onde : docile à la mair
l circule lentement à trav
:ryſtal. Fuyez, poiſſon
uyez ! Aveugles ! vous
'envi cet appât trompeur
liſputez : il a déja diſpar
ous vois ſuivre, en vous
nain du pêcheur avide qui
ranſport ſur le rivage,
emple palpitans au bout de
lante qu'il tient ſuſpend
ous enleve de cette on
où vous êtes nés, & que vo
amais.

Hôtes de nos bocages,
ples de l'onde, le plus redo
ue vous ayez dans la na
'homme ! Il n'eſt donc p
ui vous mette à l'abri de ſ
a cruauté ! Le barbare !

verſer du ſang, s'il en eſt ſi prodigue & ſi inſatiable, s'il ne veut exercer dans l'univers d'autre empire que celui de la mort, qu'il s'enfonce dans les déſerts de l'ardente Libye, dans les rochers caverneux du mont Taurus; qu'il arrache de leurs antres profonds les lions rugiſſans; qu'il pourſuive au fond de leurs repaires affreux, les ſerpens, les léopards, les ours & les autres monſtres, ſes ſeuls ennemis. Là, qu'il combatte ces reptiles impurs, ces terribles animaux, moins féroces peut-être & moins ſanguinaires que lui; qu'il les égorge, qu'il arroſe la terre de leur ſang; qu'il ſe repaiſſe à ſon gré de ce ſang venimeux, & qu'il laiſſe du moins les timides habitans de l'air & des eaux, tranquilles dans les divers élémens où la nature ne les a placés que pour les dérober à ſes fureurs.

Mais qu'entends-je? Quels cris lugubres, quels accens douloureux viennent répandre dans mon ame émue la terreur

...; ce n'est plus qu'un champ de bataille & de carnage. Quel ſpectacle d'horreur ! Je vois par-tout les hommes en fureur excités par la cruelle Néméſis, s'armer contre des hommes. Le fer étincelle, & des fleuves de ſang inondent la ſurface du globe.

O hommes impitoyables ! ô mortels forcenés ! quelle fievre ardente vous agite ? Quel monſtre infernal s'empare de vous ? Quelle implacable Euménide arrache de ſa tête chauve ces effroyables viperes dont la langue diſtille le venin, & darde de longs traits de feu ? Pour les irriter encore, elle les ſecoue dans ſa main ſanglante, & les lance dans vos cœurs.

voulez immoler, & dont vous brû-
: répandre le sang, ces hommes sont
freres. Insensez ! n'êtes-vous donc
la terre que pour vous détruire, &
xistez-vous que pour vous poignarder ?
a vie que les dieux suprêmes vous ont
lonnée, cette vie est-elle trop longue ?
Ou craignez-vous que le ciseau des Par-
ques ne tombe de leurs mains homicides,
& ne coupe trop tard le fil de vos jours?
Sacrilege faim des richesses, voilà tes
attentats ! voilà les crimes dans lesquels
tu précipites les misérables mortels ! C'est
toi, fatale ambition, qui les divises sans
cesse, & souffles dans leur ame le fe
de la guerre : c'est toi qui les agites
les tourmentes, comme s'ils tournoi
sous le fouet vengeur des furies.
O toi, qui jadis reculas d'épouv
& te couvris de profondes ténebres
ne pas voir l'abominable festin de T
& d'Atrée ! Soleil ! refuse ton flan
tant d'horreurs ; n'éclaire que

puissance qui puisse désoler la terre.

Que les forges toujours retentissantes de Lipare & de Lemnos s'écroulent, & qu'elles écrasent sous leurs voûtes brisées l'infatigable Vulcain avec ses monstrueux Cyclopes ! Qu'ils périssent ! & qu'on ne les voie plus *déformais*, le corps ruisselant de sueur, la tête fumante, l'œil en feu, les bras nus, levant avec effort d'énormes marteaux, frapper à grands coups, sur l'enclume gémissante, le fer embrasé, ou fondre l'airain, pour en former des fleches & des lances au dieu des combats !

Hélas ! ce dieu cruel vient de me ravir l'ami de mes premiers ans, le dépositaire

ouver ce cœur
e probité anti-
uptibles ?
eur accablante !
'amour & l'ef-
né ne le reverra
, ſi heureuſe na-
: , maintenant in-
ette épouſe ado-
lus l'objet de ſa
, l'un encore au
elin, hélas ! avant
'appelleront donc
e pere ! Jamais à ſa
dans ſes bras pour
ntes careſſes ! C'en

mes regrets ,
ta cendre.
Exécrable
enfers : va ,
tigres & aux
heur au mo
ſoif ſanguin
les portes
veillant *l*
des ſerp
ſon ſiar
armes
Ro
les *f*
da
d

...ecrable guerre, rentre au fond d
enfers : va, tu n'appartiens qu'a
tigres & aux lions. Malheur donc, ma
heur au mortel impie qui, preſſé de l
ſoif ſanguinaire des conquêtes, ouvrir
les portes du temple de Mars, & ré
veillant la Diſcorde aſſoupie au milie
des ſerpens qui l'entourent, ſecouer
ſon flambeau embraſé, & criera aux
armes!

Rois, écoutez. Vous êtes ſans doute
les fils du grand Jupiter, ſa foudre eſt
dans vos mains; mais dès que vous ceſſez
de le repréſenter par vos bienfaits, fou-
dain cet éternel dominateur de toutes
les puiſſances briſe votre ſceptre, vous
rejette de ſa préſ...

commandent que le meurtre & ne reſpirent que le carnage !

Fille du ciel, aimable Paix, deſcends ſur la terre ; enchaîne, pour la félicité des peuples, les cœurs de tous les ſouverains du monde ; & que le démon des combats n'éteigne jamais l'encens qu'ils brûleront ſur tes autels !

Mais toi, que les ſons meurtriers de la trompette guerriere glacent de frayeur ; toi, qui préferes une ſimple couronne de lierre aux lauriers ſanglans de Bellone & de Mars, reprends, ô ma Muſe ! tes chalumeaux champêtres, & prépare-toi à moduler de nouveaux airs à la louange de l'aſtre éclatant des cieux.

FIN du ſecond Chant.

ANT TROISIEME.

HIVER s'eſt enfin retiré dans ſes
es profondes. Les vents impétueux
ugiſſent plus, & ſont enchaînés dans
antres ſouterrains. Les aquilons ne
ent plus les campagnes, & ne ſouf-
plus avec violence, dans les airs
ircis, la neige & les frimas. On n'en-
plus la grêle, lancée par un affreux
gan, retentir & rouler avec fracas
os toits ébranlés. Les triſtes Hyades
inchent plus dans les vergers de
leur urne intariſſable.

cent à préſenter aux voyageurs
l'ombre & du frais.

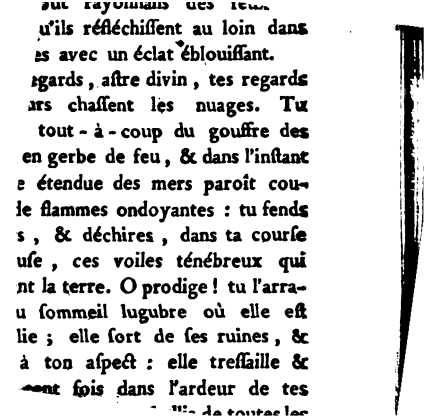
Engourdi tout l'hiver par la rigueur du froid, le ſerpent ſort du creux de vieilles ruines couvertes de mouſſe, où il s'étoit enſeveli, roulé ſur lui-même. Ses yeux lancent des étincelles, il dreſſe, en ſifflant, ſa tête venimeuſe, &, dardant ſon triple aiguillon, traîne ſur la pelouſe les replis ondoyans de ſon corps écailleux.

Les abeilles murmurent le long des buiſſons parfumés, & font réſonner de leurs bourdonnemens les campagnes rajeunies : on les voit voltiger à l'entour du cytiſe au thym fleuri, ſe plonger dans

oupeaux
. On voit avec délice les tendres
llaiter leurs jeunes agneaux, &
dans les prairies, tandis que la
vagabonde erre au loin, &
: au haut des monts, pour y
:r la ronce épineuſe & les boutons
ſans de l'églantier. Les bergers,
iſoient jaillir d'un caillou l'étincelle
nniere, & brûloient le tronc noueux
antique érable, folâtrent mainte-
dans les vallons, & forment de
veaux concerts. O Soleil! c'eſt ta
qui les enchante, & leur inſpire les
s doux ſentimens; c'eſt elle qui fait
ller dans leurs yeux la candeur & la
de leur ame.
hennissans,

retentir les côteaux & les forêts des ſo
helliqueux du cor. Ceux-ci lancent av
ardeur le timide chevreuil, qui fuit
vain le trépas. Ceux-là excitent, l
leurs cris, les chiens aboyans à ſe je
ſur un horrible ſanglier, qui, malgré
ſang bouillonnant qui ruiſſele de ſes p
fondes bleſſures, les crins hériſſés,
gueule ouverte & enflammée, les arr
tous, & les fait reculer d'épouvant
en perçant d'un coup violent de
longues défenſes, le plus téméraire
qu'il jette en l'air, ſanglant & déchiré

Diſparoiſſez devant le flambeau
cieux, ſombres brouillards, vape
ſiniſtres, noirs frimas, qui plon
l'univers dans une léthargie funeb
diſparoiſſez : ne dérobez plus à nos y
le ſpectacle impoſant de ces montag
menaçantes qui s'élevent en amphithé
juſqu'aux nues, & ſoutiennent, de
l'origine du monde, la voûte imme
des cieux. Laiſſez-nous contempler l



O père de la fécondité ! ...

excellence tu la prodigues au mon
entier ! Époux de la nature, tu allum
dans ſon ſein les flammes ſacrées
l'amour conſervateur. Ces flammes co
jugales circulent rapidement dans
corps immenſe, & ſoudain la terre
les cieux, inondés de cette ſeve de fe
ſont peuplés d'habitans nouveaux. To
s'anime, tout vit, tout reſpire : da
les champs de l'air, ſur le ſommet
hautes montagnes, au fond des for
& juſqu'au ſein des mers profondes,
feux, ô dieu du jour ! tes feux patern
vont donner l'exiſtence à des généra
innombrables, qui ſe la tranſmet
ſ'ils ... pendant la longue ſuite

fureur : tu trompes ſans ceſſe l'eſpoir de ſa faux inſatiable. Rien ne périt, tout ſe répare, les prodiges de la création ſe perpétuent ; & d'une extrémité de l'univers à l'autre, je vois le fleuve de la vie renverſer les digues que la mort oppoſe à ſon cours, engloutir des tombeaux, & couler en triomphe au milieu des débris de la vieilleſſe & des ravages de la deſtruction.

Vainqueur de la mort, tu commandes au temps, & tu lui as dit dès le commencement : Retarde ton vol trop rapide, & ſuis la marche du ſoleil. Que ton cercle ſoit diviſé en jours ; que le printemps & l'été, l'automne & l'hiver ſe parta-

Aſtre de la vie, voilà tes grands bienfaits. Ah ! que l'homme ne ceſſe de les célébrer, ces bienfaits toujours nouveaux ! & ſi ſon cœur pouvoit les oublier, que cet ordre merveilleux, cette harmonie conſtante qui régnent dans l'univers, lui rappellent à jamais ta puiſſance & ta gloire ! Les dieux t'ont ſoumis les élémens ; tu les animes, tu les conſerves ; tous reſſentent ton influence tutélaire, & reconnoiſſent ton empire.

Quand la foudre de Jupiter frappe à coups redoublés la cime des monts Acrocérauniens, & les couvre de feux & de fumée ; quand la mer, irritée par Éole, gronde avec fureur, & vomit du fond de ſes entrailles ces effroyables tempêtes qui confondent enſemble le ciel & la terre, & menacent de ſa ruine la nature entiere, quand les vaiſſeaux élancés, ſuſpendus au ſommet des vagues bondiſſantes, tombent engloutis dans les abymes, & que les navigateurs éperdus n'attendent plus

le la mort ; quand Nept
ident, ne peut lui-mêr
flots séditieux ; si ton
s'éleve au-dessus des nue
du haut des airs ses rayo
le terrible Eurus & le n
fuient soudain, l'orage
jeunes Alcyons planent
mer tranquille. Echappé
nocher voit avec transp
& doux frémir dans ses
& son vaisseau fendre
ondes blanchies d'écume
à genoux le grand astre
navigation, il leve ver
pices des mains pieuses
sur la proue couronné
fleuries, le sang des vic
bandelettes dorées, au n
d'encens qui s'éleve aux

Je t'entends invoque
faisant ; heureux vieill
vie de près d'un siecl

pure que
vénérable à tous les
tends ; tu l'invoques & le bens
alégreſſe , quand , ſur la fin d'un beau
jour , tu reviens à pas tardifs des champs
éloignés , long-temps cultivés par te
mains , ſuivant , avec des yeux attendri
les enfans de tes fils.

Les uns , chargés des tréſors
Pomone , te prennent les mains en
riant , & les rempliſſent de fruits
te montrent du doigt un nid d'
qu'ils ont découvert dans ce
épais , & que , pour les conten
feins de voir d'un air ſatisfait. Les
ſuſpendus à ton cou , te prodig
baiſers. D'autres conduiſe
troupeaux ,

[illegible] ſur un aile indocile qu'ils preſſent inutilement, & dont l'aiguil[illegible] ne peut accélérer la marche paiſibl[illegible] eſſaient les pipeaux qu'ils ont taillés eux mêmes, & chantent des airs ruſtiqu[illegible] qu'ils ſe plaiſent à faire redire cent fo[illegible] aux échos des vallons.

Dieux immortels! vous récompenſez ainſi la ſimple vertu. Les ombres heureuſes des Champs Élyſées ne jouiſſent pas d'une félicité plus pure, ni de délices plus parfaites. O reſpectable vieillard! tu as vu déja quatre-vingt-dix moiſſons, & ta vie a été un printemps continuel. La ſource du bonheur eſt dans ton cœur, & ce bonheur eſt le mien.

ce lait que des mains pures ont préparé
Va renouveller tes forces dans les br
d'un ſommeil tranquille, & ranimer cet
vigueur que ni les glaces de l'âge,
les bras d'airain de la peſante vieille
n'ont pu énerver. Déja tes paupieres
ferment, tes mains tombent de laſſitud
ta tête chancelle & s'appeſantit inſe
ſiblement ; tu t'endors dans la pai
juſqu'à ce que le lever de l'aſtre du jo
te rappelle à tes travaux.

Quels deſirs, quels vœux peux-
former ? Tes champs ſont couverts d'é
dorés, tes vignes couronnées de p
pres & de raiſins, tes arbres chargé

reproduits & multipliés ſur ſurface tremblante de ſes eaux : entends le chant de ces roſſignols, qui expriment avec tant de douceur & d'harmonie leurs innocentes amours ; ces zéphyrs qui ſoupirent dans les rameaux de ce vieux chêne, & les agitent mollement.

Vois ces légions d'étoiles qu'aucun nuage n'obſcurcit, la Lune qui roule paiſiblement ſon char d'argent dans un ciel pur & brillant. Vois comme la douce roſée mouille ces humbles arbuſtes & ces ſaules vacillans ; comme elle blanchit ces vaſtes prairies ; comme elle luit de l'éclat des plus vives couleurs, en tombant ſur ce gazon & ſur les fleurs

grottes; ces Satyres qui ſortent du
de ces vieux érables, autour deſquels le
lierre agreſte s'éleve en ſerpentant. Vois
ces Dryades timides ſe pourſuivre légé-
rement à travers ces épaiſſes forêts où
elles s'enfonçent & ſe cachent, de
maniere à être apperçues : vois-les, ſe
tenant par la main, folâtrer ſur le gazon,
qui plie à peine ſous leurs pas, & danſer
enſemble au ſon de la flûte, ſous ces
peupliers dont l'ombrage s'étend au loin
Heureux mortel ! tout te promet le len
demain que tu deſires. Les dieux eux
mêmes ſe plaiſent à combler tes vœu
Déja le crépuſcule paroît, l'horiz
& le Soleil va ſe lever

... des douceurs, à la vue
de la tombe affreuſe, inacceſſible à l'
douce eſpérance, & preſque au momen
de fermer pour toujours mes yeux à l
lumiere, ce n'étoit point vous qui faiſie
couler mes larmes, chimeres de la for-
tune, fantômes de gloire & d'orgueil,
auſſi vains que les foibles mortels qui
courent après vous; grandeurs déce-
vantes, & plus paſſageres que l'ombre,
ah! ce n'étoit ni votre amour, ni l'eſpoir
de vous poſſéder un jour, qui cauſoient
mes ſoupirs.

Soleil, qui éclaires le monde de feux
ſi brillans & ſi purs; ſpectacle touchant
de la campagne, qui m'avez toujours
ravi ... feuillage naiſſ...

des filles de la nuit ; ſombres forêts, qui rempliſſiez mon ame mélancolique d'une religieuſe horreur ; vaſtes allées, où repoſe le dieu du ſilence ; bocage ſolitaire, où j'ai entendu la tourterelle gémiſſante & la colombe déſolée ſoupirer leur veuvage ; heureux lilas qui me couvriez naguere de l'ombrage de vos jeunes rameaux plians ſous le poids de vos gerbes de fleurs ; berceau de jaſmin & de roſiers, où le ruiſſeau qui tombe en murmurant du haut d'une colline, & fuit dans la prairie en longue nappe d'argent, entretient une fraîcheur délicieuſe ; agréable berceau où j'allai tant de fois reſpirer le calme & l'innocence, & que je n'abandonnai jamais ſans gémir de la courſe trop rapide des heures ; & vous, fertiles vallons que je parcours avec une volupté toujours nouvelle, vous qui empruntez de l'aſtre que je chante, votre éclat le plus doux, objets de mes tendres regrets, hélas,

urans ne ſe tourn

u pere de la lumi
jamais contemplé
profond, flambe
créateur ! bient
! côteau charman
paiſible ; Olivet,
mêmes, ſi, mieux
euſſent embelli
de quelques-uns
de l'art vainemer
s; ô le plus beau li
les adieux. Solitud
phe goûte en paix
& les plaiſirs de la
ſe où je vivois in
eu je ne te verrai
ne reverrai plus
jamais l'air empoi
ui, ſans ambitior
enu au comble
tenant loin du trô

ces bois où je me [illegible]
plaiſir, ces boſquets où ſi ſouvent il conſola mon cœur, il faut tout quitter!

Et toi, Loire magnifique, qui roules majeſtueuſement tes ondes bienfaiſantes ſous un ciel toujours ſerein, je n'irai plus ſur tes bords chéris, oubliant les malheureux humains & les ſoins de cette vie, admirer ces riches tableaux, ces payſages gracieux que le miroir de tes eaux reproduit & perpétue le long de ton cours. Pour la derniere fois, hélas! j'ai vu ces rives fécondes embaumées au printemps par les fleurs, & bordées de vignobles heureux, qui rendent au loin l'horizon plus riant & plus doux.

[illegible] les yeux baignés de pleurs

nſolateur (c'étoit un dieu ſa
deſcendit des céleſtes régions t
nant de lumiere, & répandant
divine d'ambroiſie. Il s'approc
couche funebre, & me fit en
paroles, qui ſeront toujours p
ma mémoire :

« Amant de la nature, me
des ombres du trépas, leve-to
vole auprès de cette ſource me
qu'un jour Neptune, d'un co
trident, fit jaillir à gros bo
entrailles de la terre, & d
azurée forma ſoudain ce can
qui coule entre deux tapis de
long de ce côteau fortuné : là
nouveau ta lyre, invoque le
champêtres & le génie prot
ces rives fleuries, & célebre
Soleil & la Vertu. »

Fin du troiſieme Ch

CHANT QUATRIEME.

ARRÊTE, pere du jour, arrête au milieu de ta carriere ton char étincelant. Tandis que les bergers, fatigués des cris aigus & bruyans de la cigale, repoſent à l'ombre des frênes, auprès de leurs troupeaux endormis ſur l'herbe, tandis que la chaleur frémit ardemment dans les airs, & tombe ſur les campagnes arides, ſuſpends ton cours glorieux, & du haut de cette voûte embraſée où tu triomphes de l'univers entier, conſidere ta beauté majeſtueuſe. Dans l'impoſſibilité de te peindre, je t'offre à toi-même en ſpectacle.

Contemple-toi, roi des cieux; promene tes regards ſur cette plaine de feu; parcours toutes les régions, les climats de l'aurore & ceux du couchant, parle à

nature, inter
ois s'il eſt de
comparer.

Innombrables
le firmament,
qui, au milieu
profonde, peup
& les rempliſſe
en beauté, le
ficence ? Spher
ſans ceſſe autou
planetes ſuſpen
airs, répondez
encore les fo
flamboyantes,
puiſſant qui all
radieux dont v

Campagnes
vaſte empire d
reur matinal
pique de l'aigu
nouvellement
joug, le front

mugiſſant, & préſentent fiérement leu
cornes menaçantes; quand, courbé ſur
ſoc nourricier, il le preſſe pour déchir
le ſein de la terre avec plus de profo
deur; quand il enſemence ſes cham
ſous une conſtellation bienfaiſante, q
aſtre propice en échauffe les ſillons,
y fait germer ce grain précieux qu'u
main généreuſe vient d'y répandre? c
mûrit enfin, qui dore ces moiſſons dc
vous vous couvrez tous les ans?

Parlez, brillantes fleurs, parlez, c
vous a donné cet émail, cet éclat ra
ſant? qui vous a coloriées? qui vou
nuancées avec tant d'art & de variét
fille des Zéphirs, amour du Soleil &
Printemps, reine aimable de nos jardi
charmante roſe, qui t'a donné ce
odeur ſuave qu'on reſpire avec tant
délices?

Et vous, tendres violettes, qui vc
prodigue ce parfum ſi pur que votre ſ
exhale? Et vous, fruits exquis, dér

e ſubſtance celeſte, qui égale ...
ellence le neſtar & l'ambroiſie,
iens déleſtables des divins habitans
l'Olympe ? N'eſt-ce pas le Soleil ?
urs du printemps, tréſors de l'été,
ix fruits de l'automne, vous êtes
is ſes ouvrages, & les préſens magni-
ies dont cet aſtre vivifiant enrichit la
re.

Coupables mortels, cœurs profanes,
es de boue, & toujours ſouillées par
crime, le Soleil vous abhorre; vos
faits le font pâlir & reculer d'épou-
nte : n'élevez jamais vers lui vos
gards ſacrileges. Les ennemis du grand
piter ne méritent pas de jouir de la vue
... bel aſtre : non, les impies ne ſont

noyant, un amas de feuilles deſſéchées
de chaume aride, & de pouſſiere; c
timides oiſeaux qui fuient le danger,
volent d'une aile incertaine pour déco
vrir un abri dont l'impétuoſité des ven
ſemble les éloigner; ces enfans qui, to
tremblans, accourent ſous ce noyer,
ſe cachent dans l'épaiſſeur de ce buiſſo
ce vieillard languiſſant & courbé, qui
aſſailli au milieu des champs par la grê
& la pluie, hâte, en friſſonnant,
marche pénible pour regagner ſa cha
miere; ces bergeres conſternées q
pouſſent des cris perçans, & ramenent
grands pas leurs brebis au hameau, & c
loups raviſſeurs, hurlant d'épouvante
s'enfonçant dans leur repaire hériſſé
ronces; & la ſiniſtre corneille qui, pe
chée ſur le tronc d'un vieux châtaigni
qu'a frappé la foudre, croaſſe, & r
prédit que des malheurs.

Voyez ces noirs torrens rouler
grand bruit du haut de ces monts ſur c

[illegible] qu'ils ravagent ; ces p
lueurs qui sillonnent la voûte des cie
ces feux passagers se succéder, se détru
rapidement ; ces nuées fulminantes s'
tre-choquer, se déchirer, & rem
toute la terre des éclairs qui jailliss
de leurs flancs entr'ouverts ; ce nua
horrible qui, au déclin d'un jour brûlan
étend ses ailes funebres de l'orient
l'occident, & que l'aquilon rugissa
promene dans les airs épouvantés
impies ! quel terrible spectacle pou
vous !

Entendez-vous ce tonnerre qui gronde
sourdement entre ces arbres touffus, &
confond bientôt ses éclats redoublés avec
les sifflemens aigus [illegible]

voix, dit le Soleil, ce ſont mes cris. Je ſuis le dieu tonnant. Le germe des éclairs ſe forme dans mes flancs embraſés : c'eſt moi qui allume le feu de la foudre ; c'eſt moi qui l'envoie dévorer les lâches ennemis du ciel, venger la vertu, & purger la terre des monſtres exécrables qui mépriſent les dieux, & blaſphêment leur nom ſacré.

Mais vous, ſages mortels qui êtes aimés de ces mêmes dieux, vous qui les craignez, & leur immolez des victimes agréables, jouiſſez de leurs bienfaits. Jouiſſez de l'éclat d'un beau jour ; le ciel l'a fait pour vous. La nature n'a produit ce ſuperbe palmier que pour vous couvrir de l'ombre flottante de ſon feuillage, & vous garantir de l'ardeur du midi. Les grappes ambrées de la vigne amoureuſe qui preſſe les jeunes ormeaux de ſes longs embraſſemens, & les fruits délicieux qui embaument ces vergers, ne mûriſſent que pour vous. Le cryſtal de ces fontaines ne

coule ſur ce
votre ſoif,
reſpirez.

C'eſt pou
ce vallon eſt
s'épanouiſſe
ne forment
que pour vo
n'a été creuſé
vous offrir un

Ce ruiſſea
dans cette pla
ne ſemble rem
pour plonger
rêveries. Jouiſ
de ce payſag
l'embellit que
clarté des cieu
il ne brille qu
de la vertu.

Vous qui ê
repréſentez aux
la ſageſſe des d

qui toujours portez ſur le front la paix & la ſérénité de votre ame, ô mon pere! que ne puis-je, pour l'honneur de l'humanité, conſacrer à tous les ſiecles le ſouvenir de vos ſublimes ſentimens, avec celui de ma tendreſſe! Hélas! loin de moi vous achevez votre carriere, vous touchez à votre dix-huitieme luſtre! O quand jouirai-je de vos doux embraſſemens? Quand pourrai-je vous ſerrer avec tranſport dans mes bras, baigner de larmes délicieuſes votre viſage vénérable, preſſer dans mes mains & baiſer mille fois ces mains paternelles qui ont ſervi la patrie avec tant de gloire? O Soleil! ſi mes chants ſont dignes de toi, ſi je t'ai peint avec des couleurs non vulgaires, exauce ce vœu de la piété filiale! Dieu de la lumiere! précipite ta courſe, pour hâter l'inſtant ſi deſiré où je pourrai revoir encore l'auteur de mes jours! O combien je ſoupire après un moment ſi plein de charmes! Puiſſances

—es, veillez du haut de l'Olympe ar des jours ſi précieux ! Prolongez, pour le bonheur de ma vie, une vie ſi pure & ſi digne de vous ! Conſervez ce que j'ai de plus cher au monde, le pere le plus tendre, l'ami le plus fidele ; que je puiſſe le voir encore une fois, épancher encore mon cœur dans le ſien ! Non, il n'eſt point ſous le Soleil un mortel plus vertueux, une ame plus ſenſible & plus belle.

Hélas ! ſi les ſages avec qui je paſſe une vie ſi tranquille, honorent un jour de leurs regrets mon convoi funebre ; ſi ma mémoire leur eſt chere ; ſi, après avoir rendu à la pouſſiere ma dépouille mortelle, déſolés & les yeux en pleurs, ils gravent ſur ma tombe champêtre ces mots touchans : « Il fut doux, ſimple dans ſes mœurs, & rempli de la crainte des dieux. Exempt d'envie & d'ambition, il n'a vécu que pour la vérité, la bienfaiſance & l'amitié ; » ah ! ſi les dieux me

donnent de mériter un éloge ſi flatteur, s'ils me réſervent ſur la terre une gloire ſi pure, ô mes amis ! j'en atteſte mon cœur, je n'ai plus de deſirs à former, ni d'autre faveur à demander à ces dieux puiſſans, que de nous réunir un jour dans l'heureux élyſée, ſous ces berceaux toujours fleuris où les hommes juſtes de tous les ſiecles & de toutes les nations, aſſis ſur un gazon frais, au bord d'une onde vive, puiſent dans une ſource intariſſable des délices toujours renaiſſantes.

Printemps de la vie, jeuneſſe riante, quand les fleurs dont tu embellis maintenant mon front, ſe ſeront flétries; quand le feu du ſentiment & du génie qui embraſe mon ame, ſe ſera éteint ſous les glaces de l'âge, ô vieilleſſe inexorable ! quand ta froide main aura ſillonné mon viſage, & courbé ſous ſes coups mon corps appeſanti, beaux arbres que j'ai plantés, que mes yeux

t vu croître, quand je viendr
ıttendriſſant, vous demander
x preſque éteinte, un de vos ra
ır ſoutenir mes bras défaillans
rche chancelante; alors, abar
monde entier, triſte rebut de l'
ſ, toute ma reſſource, hélas
n bonheur ſera de fixer ſur t
ards, ſur toi, ô *Soleil* ! ô
ıſolateur des vieillards, leur plu
ſtacle, & leur dernier ami!
e viendrai tous les matins, d'
nblant, en louant les dieux, m'
ant toi, & te préſenter mes ch
ıcs; je viendrai ranimer à l'éc
feux bienfaiſans, les foibles éti
na vie, & les ſources glacées d
; ; & lorſqu'enfin, au déclin du
ıbant ſous la faux du trépas
irai le dernier ſouffle de m
ır ſur ma bouche mourante,
ıcher de mes levres décolo
bras s'étendront encore ver

& je demanderai aux dieux de ne rendre le dernier ſoupir que quand ton dernier rayon diſparoîtra des bords de l'horizon.

FIN du quatrieme & dernier Chant.

LA NU

Le ſoir d'un beau jou
de la chaleur, je ſor
reſpirer le frais : le ſole
quittoit l'horizon, &
deſcendant des montagne
déja dans la plaine.

Bientôt je perdis de
que j'habite, & les fo
où, d'un œil épouvan
les fils de Vulcain, arm
tenailles, tirer de la four
le fer étincelant, & le
l'onde frémiſſante.

Les bergers ramenoien
leurs troupeaux nombre

de la flûte & du chalumeau ; les bœufs revenoient du labeur à pas tardifs. J'errois dans la campagne, & je n'entendois plus qu'au loin le bruit des lourds marteaux tombant à coups redoublés ſur les enclumes réſonnantes : inſenſiblement j'avançois & m'éloignois toujours. Il eſt ſi doux de ſe trouver ſeul dans les lieux qu'on aime, & de s'abandonner à ſes rêveries ! Je prolongeois ainſi ma promenade, ſans m'appercevoir que la nuit régnoit déja depuis long-temps. Mais, loin de m'effrayer, qu'elle me parut intéreſſante ! & qu'il eſt délicieux de jouir du ſpectacle d'une belle nuit !

L'air étoit pur ; le ciel n'étoit obſcurci d'aucun nuage ; de brillantes étoiles embelliſſoient ſa voûte d'azur, un beau clair de Lune par-tout répandu, donnoit aux objets champêtres un charme nouveau. Ce demi-jour, cette lumiere incertaine, mêlés au loin à l'ombre des bois & des côteaux, inſpiroient une douce mélancolie.

oible ruiſſeau qui l'arroſe. Combien ce
alme univerſel, ce vaſte ſilence atten-
riſſoit mon ame, & la pénétroit de
ntimens auguſtes & religieux !

Je m'arrêtai devant un lac ſuperbe,
ni comme une glace, & bordé de ſaules
c de peupliers, entre leſquels on
pperçoit quelques chaumieres iſolées.
vec quel raviſſement, à la faveur des
ayons argentés du flambeau de la nuit,
e contemplois la magnifique voûte des
ieux renverſée & reproduite toute
ntiere dans ce vaſte baſſin, & les arbres
ui ſembloient s'alonger & fuir, & leurs
euillages qu'agitoit un vent frais, balan-
és & flottans dans le miroir fidele de

ſi doux, lorſque le ſon d'une voix vint tirer mon ame de l'enchantement où elle étoit plongée. Cette voix me paroiſſant peu éloignée, j'écartai ſans bruit les branches épaiſſes, qui me laiſſerent entrevoir, non loin de moi, un homme d'un grand âge.

Sa tête preſque chauve, ſon viſage noble & ſerein, ſa barbe ondoyante & blanchie par ſes longues années, imprimoient un ſaint reſpect. Il étoit à genoux ſous un chêne dont le tronc vaincu du temps, produiſoit encore des jets vigoureux. Les yeux élevés vers le ciel, il parloit vivement. J'écoutai en ſilence, & j'entendis cette priere majeſtueuſe & touchante, qui partoit d'un cœur tout plein de la divinité qu'il invoquoit :

« O toi dont la nature entiere manifeſte avec tant de grandeur l'exiſtence & le pouvoir infini, pere des hommes ! du haut de ce trône ſublime qu'environnent des chœurs innombrables d'eſprits purs

ſpes raviſſantes tes louanges divines, daigne un moment écouter un foible mortel, & recevoir ſon hommage.

Au milieu du ſilence de la nuit, j'éleve ma voix, & je viens adorer cette Intelligence éternelle qui m'a tiré du néant.

L'univers, grand Dieu, eſt ton temple. Éclairés, le jour, par le ſoleil éblouiſſant qui eſt ton image, & parſemés, pendant la nuit, d'étoiles étincelantes qui forment ta couronne, les cieux immenſes ſont la voûte de ce temple magnifique, & l'homme innocent & pur en eſt le prêtre.

O comment d'inſenſés mortels ont-ils pu méconnoître cette Sageſſe viſible, univerſelle, qui gouverne le monde avec

Je te bénis, Dieu ſuprême ! de m'a
fait naître dans les champs, loin
cités corrompues, & d'avoir éloign
mon cœur l'orgueil & l'ambition. G
à ta bonté paternelle, je jouis, d
un ſiecle, des ſeuls vrais biens
vie, la paix de l'ame, & l'heu
médiocrité.

Jamais tu n'as ceſſé de me prod
les dons de ton amour. Mes derniers
encore ſont tous marqués par tes
faits. D'abondantes moiſſons remp
mes greniers ; tu arroſes mes prairi
donnes la fécondité à mes troupeau
fertiliſes mes vignobles ; ta main c

enfans, dont la tendreſſe ...
e de nos vieux jours. Mon Dieu!
plus rien à deſirer, que de mourir
eux.
le ſens, je touche au terme de ma
ere; bientôt j'irai mêler ma cendre
lle de mes peres. Quand on m'aura
endu dans leur tombeau, protecteur
na longue vie, je te recommande mes
ns! Prends pitié de leur tendre mere!
lle du haut des cieux ſur des têtes ſi
es, ô mon Dieu! ne les abandonne
is!»
n achevant ces mots, ſes yeux s'em-
nt de larmes; de profonds ſoupirs
haloient de ſon cœur, il reſpiroit à
... alors je ne ſais quoi

Cependant l'aurore éclatante ſe diſpoſoit à ouvrir les portes du ciel. Les oiſeaux voltigeant dans les arbres touffus, commençoient à gazouiller. Déja les lapins, s'élançant de leurs terriers, couroient dans les vaſtes prairies blanchies par la roſée, & broutoient le ſerpolet, tandis que le renard glapiſſant pourſuivoit dans les bois le lievre épouvanté.

Déja le diligent laboureur atteloit à la charrue ſes bœufs mugiſſans : déja les brebis, s'échappant en foule de l'étable, ſe répandoient en bêlant dans la campagne, ſuivies des chiens qui aboyoient, & des bergeres chantant des airs ruſtiques : le front couronné de rubis & de rayons d'or, le ſoleil ſortoit du ſein de l'onde, & lançoit ſes premiers feux. L'ame émue & ravie de ce que j'avois vu, de ce que je venois d'entendre, je me levai, & regagnai tranquillement mon réduit champêtre.

REGRE
SUR LA M
D'UN FR

O CIEL ! quel cou
de frapper mon ame
événement lamentable l
la triſteſſe , & vient ro
cœur toutes ſes plaies p
donc deſtiné à ſurvivre
de plus cher , & à gémi
ma famille entiere !

Mes larmes couloie
tombeau d'un pere : n
à plaindre ? ma miſer
aſſez grande ? & devo
déplorer ſi-tôt la mor
parvenu au midi de
frere , le ſeul , hélas

Ainſi, ni ſa jeuneſſe floriſſante, ni la douceur de ſes mœurs, ni ſon amour pour la juſtice, ni ſa bienfaiſance, ni ſa pitié pour les malheureux, n'ont pu le garantir du trépas !

Il n'eſt plus, ce tendre ami pour qui j'aurois donné ma vie ; cette moitié de mon ame, cet autre moi-même ; je l'ai perdu. La fleur au matin écloſe, & le ſoir languiſſante & flétrie, paſſe avec moins de viteſſe : il n'eſt plus. Je le cherche en vain dans les lieux champêtres qu'il aimoit tant, ſous les ombrages ſolitaires où tant de fois il conduiſit mes pas ; je ne l'y trouverai plus. C'en eſt fait, il a diſparu pour jamais, comme l'ombre qui s'enfuit rapidement devant l'œil qui la pourſuit.

Voilà donc la deſtinée des miſérables humains ! Quelques inſtans de félicité paſſagere, bientôt ſuivis d'éternels regrets ; des ſentimens douloureux, des ſéparations déchirantes, voilà la vie.

ás ! celui que je pleure
d'un pere, & de quel p
t ſa candeur, & ſes nobl
;, ſes vertus héroïques.
m'avoit vu naître ; on
ié mes jeunes années. Q
fait pour moi ? Il n'eût
ntage ſon propre fils : non
ıi eût pas prodigué des
res, ni témoigné à ſes
rances une ſenſibilité plus
ıs vive. Jamais je ne per
eux ſouvenirs.
'ec quel plaiſir il culti
t ! Comme l'aimable
›it de ſes levres ! Quel
oit à la raiſon !
lui dois tout ce qui faiſoit
s plus heureux, l'agréme
C'eſt lui qui m'a inſpiré
ır des lettres ; c'eſt lui qui l
connoître à mon ame i
e le ſentiment délicieux d

Je ne vivois que pour lui ; & la mort frappe une tête ſi chere ! Ah ! que plutôt ſa faux n'a-t-elle coupé la trame de mes jours, & que ne l'ai-je devancé au tombeau !

De ſiniſtres préſages m'ont annoncé ce coup affreux. Combien alors de ſombres terreurs ont agité mon ame ! comme ſi le ciel daignoit quelquefois avertir les foibles mortels des grands malheurs qui les menacent. Long-temps mille idées funebres n'ont ceſſé de me tourmenter. Je les repouſſois en vain ; elles m'aſſiégeoient par-tout, dans mes promenades ſolitaires, dans l'horreur des profondes nuits. Souvent des cris plaintifs ſembloient frapper mes oreilles : j'ai même cru voir mon malheureux frere pâle, défait, me tendant les bras. Hélas ! ils n'étoient que trop vrais, ces noirs preſſentimens ; le glaive de la mort étoit levé ſur ſa tête.

Mon nom, je le ſais, mon nom, juſqu'au dernier ſoupir, eſt ſorti de ſa

ſans ceſſe ; il appelloit [illegible], ami ; ſes yeux me cherchoient autour de ſon lit de douleur ; en expirant il me demandoit encore ; & j'ignorois ſes maux ! & d'immenſes régions nous ſéparoient ! & je n'ai pu l'embraſſer avant qu'une éternelle nuit l'ait enveloppé de ſes effroyables ténebres ! & je ne le reverrai jamais !

O Dieu ! il ne vit plus ! Malheureux ! je n'ai pu le ſoulager, le conſoler ! & pour comble d'infortune, il n'a pu être témoin de mon déſeſpoir ! & ſes derniers regards n'ont pas vu couler mes pleurs !

Peut-être, hélas ! je l'aurois rappelé à la vie en le preſſant contre mon cœur

ſes bras, j'aurois collé ma bouche ſur ſes levres glacées, pour retenir ſon ame fugitive ; ou, ſi la cruelle mort, inſenſible à mes cris, eût toujours été inexorable, ah ! du moins, mêlant mes gémiſſemens à ceux d'une famille déſolée, éperdu, me ſoutenant à peine, je l'aurois accompagné juſqu'au tombeau ; & dans cet affreux moment, mes vœux peut-être, mes vœux les plus ardens euſſent été exaucés, & je ſerois tombé mort ſur ſon cercueil en lui faiſant mes derniers adieux.

E

UE d'
eux les
magnifi
aux b
obéiffan
anaux ,
es de
rillante
qui le
moi , q
, &
princes
de fu
fimples
nature
fentime
urir l'h
urs du

Que j'y rentre avec délices ! q
de plaiſir encore à m'y promene
qu'après une longue abſence, on
avec volupté le doux théatre de
de ſon enfance !

C'eſt donc ſous ce toit paiſible
ſuis né ! C'eſt dans ce verger, qu
pour ainſi dire, ſervi de berceau
ma foible paupiere s'ouvrit aux
du jour !

C'eſt là qu'une main bienfaiſante
tenant mon corps chancelant, ſe
à ſes moindres mouvemens, & m'e
à former mes premiers pas. C'eſt là
reſpirant un air pur, aliment de la
je croiſſois, ſemblable à un arb
naiſſant, dont chaque journée for
tige délicate.

C'eſt dans cette allée de maro
qu'un chien officieux, précédé d'
qui folâtroient, me traînoit dans un
que ſuivoit de loin l'œil inquiet
tendre mere.

mais je n'oublierai qu'à l'extrémité cette terraſſe, mon pere me montrant le ſoleil, & la vaſte étendue des cieux, entretint pour la premiere fois de l'exiſtence d'un Être ſouverain, de ſa grandeur, de ſa puiſſance, & fit naître dans mon ame attendrie autant qu'étonnée, les premieres idées religieuſes. C'eſt là qu'un jour, après avoir dévoilé à mes yeux les merveilles de l'univers, il me dit, en me preſſant dans ſes bras : O mon fils ! conſole mon cœur & celui de ta mere, en adorant toujours au fond de ton ame cette Intelligence ſublime qui a daigné te faire ſortir du néant & t'appeller à la vie. Crois-moi, l'ennemi du ciel eſt toujours miſérable : fuis-le ſans le perſécuter, & redoute moins la mort que ſes dogmes perturbateurs.

Je ne puis entrer ſans émotion ſous ce berceau de laurier où mon aïeul me liſoit les beaux vers de Virgile, & plus

ſouvent encore me faiſoit admire
accens mélodieux du Cygne de Can

O que dès-lors j'étois ſenſible
charmantes douceurs de Télémaqu
combien aujourd'hui je préfere ce
d'œuvre à tout le ſublime de ces
pompeuſes où Pindare célebre les tr
phes des rois de Syracuſe & d'Agrig
proclamés vainqueurs à la courſe
chars ! Que les tableaux de l'Ho
François touchent bien mieux mon c
Que je goûte ſes riantes peintures !
ſon ſtyle harmonieux & pur m'ench

Ah ! ſi une douce philoſophie fa
jour aimer mes foibles écrits, ſi l'
trouve des ſentimens vrais, ſi quel
traits heureux les diſtinguent de la fo
peintre divin de la vertu, pontife im
tel, c'eſt à toi que j'en devrai la gloi

C'eſt à toi auſſi, charmant verger,
je dois mon bonheur. Cet amour
vie champêtre, ce goût, cette pa
dominante pour la belle nature, c'e

... plaît à retracer à mon
chantée la paix, les plaiſirs ingén
es premieres années, & ces vives
ations de l'enfance qui forment toujo
nos goûts & nos penchans.

Jamais ces images gracieuſes ne s'ef
ceront de ma mémoire. Ce que j'aim
alors, je l'aime encore. Cette treil
antique, ornement de ces murs, & c
ſombres méleſes, & ce verd platan
orgueilleux de ſon feuillage, & c
ruches couvertes de chaume, où l'abeil
induſtrieuſe diſtille en paix ſon or liquid
ce figuier qui me garantiſſoit des feux d
la brûlante canicule; ce ruiſſeau do
l'onde pure me déſaltéroit, ces ombra
frais où je goûtois un ſ

années, récompenſe de leur vie a
& frugale.

Souvent encore, me dérobant à l'e
vage de la ville, acompagné de
chien fidele, je viendrai dans ce ve
paiſible retrouver la nature, & ref
le repos. J'y viendrai ſouvent cueil
framboiſe odorante, la pêche délici
& les pommes d'or ſuſpendues au
meaux des orangers. Il ſera doux e
dans ma vieilleſſe, de me faire port
ce gazon entouré de jaſmins & de ro
& de me conſoler des rigueurs de
hiver par le ſouvenir des jouiſſ
pures & du tranquille bonheur de
printemps.

LA FIN DE L'AUTOMNE.

QUE ſont devenus ces beaux jours, ces jours heureux, ſi chers à mon ame attendrie, où, cachée dans un buiſſon épais d'aubépine en fleurs, Philomele chantoit ſur un ton ſi doux le triomphe du printemps, & me charmoit jour & nuit par ſes modulations raviſſantes ?

Tout languit dans les champs, tout meurt. Flore & Pomone ont diſparu, le dieu du jour lui-même s'éloigne, & ne lance plus que par intervalles de pâles rayons à travers les plaines nébuleuſes de l'air : il ſemble n'éclairer qu'avec regret les triſtes ruines de la nature champêtre.

Charmans oiſeaux qui mêlez au verd naiſſant des arbriſſeaux les couleurs de

votre brillant plumage, je n'entendrai donc de long-temps, dans ces boſquets harmonieux, vos tendres accords; de long-temps je ne reverrai l'hirondelle voyageuſe déclarer la guerre au frêle moucheron, & raſer d'une aile légere l'onde azurée de ce beau lac. Chaſſée par les fougueux enfans d'Orithie, elle abandonne ſon nid, & loin de mon toit hoſpitalier, s'envole vers des climats plus doux.

La cicogne au long bec & la grue paſſagere prennent la fuite, & s'élevent au haut des nues, tandis que le corbeau fatigue l'air de ſon vol peſant, & fait entendre par-tout de lugubres croaſſemens, qu'Écho ne répete qu'avec douleur.

O combien cette campagne ſuperbe eſt changée! Comme l'aquilon & la froidure ont déshonoré ces champs, ces côteaux! comme ils ont flétri ces gazons pâliſſans, & ces jardins, couverts naguere de fleurs & de fruits! Je ne reconnois plus ces

contrées ſi fécondes ; ma
côté, ne découvre que d'a

A la place de ſon pan
& de ſes raiſins ambré
m'offre que d'arides ſar
par les vents pluvieux.
forêts qui bornent l'hori
robuſtes ont perdu leur
tueuſe : ravagés maintena
orion, ils ſe dépouillen
feuillage, & ne préſente
leur cime jauniſſante.

Ainſi, dans ces bocage
toient, mon ame n'épro
que des impreſſions dou
terres embellis, il n'y a
d'un ſi vif émail, non, je
la vue de vos tiges défl
bordures décolorées ; c
vais m'éloigner malgré
beau jour de l'automne
la derniere roſe que j'ai
branche épineuſe.

Ils renaîtront ces beaux jours, ces doux ombrages que je regrette ; ils renaîtront. Ces gazons reverdiront. Le ſoleil rendra la vie à ces bois, à ces campagnes dépeuplées. De nouvelles fleurs émailleront ces champs. Encore quelques mois, & la nature ſortira de ſes ruines plus brillante & plus belle.

Mais pour nous, miſérables mortels, privés de la vie, nous diſparoiſſons ſans retour, & notre hiver n'a point de fin. Une fois précipités ſur l'affreux rivage des morts, nous ſoupirons envain après la lumiere qui nous a été ravie ; jamais nous ne la reverrons : le barbare deſtin s'y oppoſe : implacable, il laiſſe gémir & ſe conſumer en regrets éternels les pâles habitans du ténébreux empire.

Tels ſont les triſtes penſers qu' déclin de l'automne, le ſpectacle nature mourante inſpire à mo déſolée. Il me ſemble que la pourſuit par-tout. Au milieu

au bord des eaux, par-tout elle ſe préſente à moi ſous les plus noires images. De funebres objets qui viennent en foule frapper mes regards, redoublent encore ma ſombre mélancolie.

Le deuil de la terre commence. Déja les nuages amoncelés s'abaiſſent. Inondé de vapeurs contagieuſes, l'air s'obſcurcit, la neige tombe à gros flocons, & couvre le front ſourcilleux des montagnes.

Je vois l'horrible hiver, agitant ſes glaçons, s'élancer des cavernes du nord, entouré d'âpres frimas & de brouillards impurs, qui s'étendent rapidement ſur les plaines attriſtées. Son ſouffle enchaîne les flots qui ſe pourſuivent, & rend immobiles les rivieres profondes : enſeveli ſous une voûte de glace, image de la tombe, le grand fleuve qui arroſoit ces riches campagnes a diſparu.

J'entends les mugiſſemens des mers irritées; les ouragans impétueux rugiſſent dans les airs; les élémens ſe bouleverſent

rentrer dans la nuit éternelle ?

Adieu, retraite ſi chérie où j'ai
tant d'heureux momens : adieu, ſo
limpide & pure, aimable ruiſſeau
coules en murmurant parmi des cail
dorés, ſur un ſable d'argent : adi
tendres arbuſtes que j'ai cultivés avec
de ſoin ; boſquets paiſibles que la
ſaiſon & le chant du roſſignol rende
délicieux : je ne vous reverrai q
retour des zéphirs parfumés, & du
temps couronné de verdure & de fl

Tourmenté par les vents homicid
je reprends en friſſonnant le chemi
la ville, où, tandis que Borée en fu
frémira à travers ma fenêtre ébran

— OMBEAU

TRISTE dépositaire de ce que j'e
de plus cher au monde, toi qu'u
épouſe en pleurs éleva jadis à l'objet
ſa tendreſſe, ſolitaire Tombeau, qu'or
bragent de lugubres cyprès! errant mélan
coliquement dans ces ſombres vallées,
je viens, le cœur gros de ſoupirs,
ſoulager ma peine, & te redire mes
malheurs.

Ah Dieu! que de ſouvenirs affligeans
ta vue réveille au fond de mon ame
déſolée! Les rappel

Ames aimantes, ames pures, vous en répandrez avec moi au récit de mes longues infortunes. Les cœurs froids, les cœurs inſenſibles en ſeront peu touchés ; ils entendront, ſans gémir, les accens de ma douleur : indifférens, ils ignorent combien ſont tendres & durables les ſaintes affections du ſang & de l'amitié.

Mais moi, qui connois ces doux ſentimens, qui les ai tous éprouvés ; moi, qui ai tant perdu, malheureux ! qu'il me ſoit du moins permis de me plaindre, & de venir ſous ces arbres funebres exhaler mes ſanglots.

Hélas ! un pere ſi bon, une mere ſi vertueuſe, que j'adorois, qui faiſoient tous les deux le bonheur de ma vie, enlevés ſi-tôt à mon amour ! Et dans quel temps encore ? Au moment où ma préſence ſembloit les rajeunir ; où, comblé des témoignages de leur tendreſſe, j'ou-

ois dans leur ſein les tourmens que vois ſoufferts pendant une ſi longue ſence.

Je l'aurai toujours préſent à l'eſprit, cet inſtant où, forcé par le cruel deſtin de m'éloigner de la maiſon paternelle, je me ſéparai des auteurs de mes jours. Saiſis, accablés, long-temps ils ne me parlerent que par des ſoupirs & de profonds ſanglots. Mon pere interrompit le premier ce ſilence déchirant de la douleur. O mon fils ! me dit-il, ſi jamais nous te fûmes chers, ſouviens-toi de notre amour, ſouviens-toi de la mere la plus ſenſible.....

Baigné de leurs pleurs, je ne ſortois des bras de l'un que pour tomber dans ceux de l'autre. Il fallut, hélas ! m'en arracher : & quand, après le plus dur éloignement, j'accours auprès d'eux, ils diſparoiſſent pour toujours ; la mort me

heureux que par les doux épanchemens de la nature & de l'amitié ! Jours de cieux, & trop vîte écoulés ! il ne reſte donc plus que le regret cuiſant vous avoir perdus ſans retour !

Et vous dont la mémoire me ſ toujours chere, amis fideles, qu mort inhumaine m'a ravis jeunes encc qu'elle a, ſans pitié pour moi, fra dans mon ſein ! je vous appellois, vous n'entendiez plus ma voix ; je v ſerrois dans mes bras, & déja v n'étiez plus.

Qui pourra donc me conſoler ?

pour-tu me relever ?
tout enlevé. Maintenant, épe
plongé dans le deuil, à charge à
même, que vais-je devenir ? Où fu
où porter mes pas ? A qui dois-je ou
mon ame ? à qui aurois-je recours
déclin de ma vie ? & qui prendra so
de ma vieilleſſe délaiſſée ?

Orphelin, & iſolé au milieu de
hommes ingrats, je n'ai plus un ami. J
me vois étranger & ſolitaire dans l'uni
vers ; & pour comble de malheur, je vi
encore.

Infortuné ! je croyois trouver le repos
& calmer mes ennuis

qui arroſe ces riches contrées en
ému, & ſes rives attendries répéte
long-temps mes plaintes douloureuſ

O combien j'ai été trompé ! J'em
tois, en fuyant, l'impreſſion ineffaç
de ma ſombre triſteſſe : le ſouveni
eux que j'ai tant aimés m'a ſuivi
d'autres cieux ; toujours ils me
préſens ; je les porte, je les ſens
vivement dans mon cœur. Le jou
crois les voir, je les entretiens la n
douces images, délicieuſes erreurs d'
ame tendre, qui s'évanouiſſent au ré
& ne font qu'aigrir encore mes ango

..., enfin, que pour m'écrier : Hé
quand ſe levera mon dernier jour ? Qu
verrai-je pâlir le flambeau de ma v
Quand diſparoîtrai-je comme l'ombre,
tomberai-je ſous le glaive de la mo
comme un lis moiſſonné par l'aquilon à

En attendant ce terme de mes maux
ô tombeau conſolateur ! je n'aurai déſor
mais d'autre envie, d'autre ſoulagemen
que d'accourir ſous ces triſtes ombrages
pour me nourrir de ma douleur, t'entre
tenir de mes ſouffrances, & t'en parle
ſans ceſſe, à toi qui les as toutes cauſées

Comme le temps change

à mes regards ? je friſſonnois, je détournois les yeux, & m'éloignois rapidement en pouſſant des cris, comme un enfant qui, voyant ſortir d'une roche caverneuſe une odieuſe vipere, s'enfuit glacé d'effroi.

Je m'en ſouviens encore ; je treſſaillois dans l'obſcurité, quand l'airain frémiſſant épouvantoit les airs de ſes ſons lugubres ; il me ſembloit que la voix même de la mort frappoit mes oreilles. Alors un tremblement univerſel s'emparoit de mon corps, mes foibles eſprits m'abandonnoient, & tout mon ſang ſe retiroit vers mon cœur palpitant.

Semblable à un voyageur égaré la nuit dans une immenſe forêt, ſi tout-à-coup il entend au loin retentir un torrent, dont la chûte répétée à grand bruit par les échos, redouble encore l'horreur qu'inſpirent d'épaiſſes ténebres ; immobile, il prête l'oreille, il pâlit de terreur,

ſes cheveux ſe hériſſent ſur ſ
précipite ſes pas, ſe croyant
tantôt par le génie du mal
ſpectres hideux, & tantôt p
hurlans dans les vallons.

Aujourd'hui que j'ai perdu
faiſoit le charme de ma vie,
que l'impitoyable deſtin a
meſure de mes maux, je
ſans foibleſſe comme ſans
l'empire des morts. L'imag
ne me cauſe plus d'épou
dis-je, hélas ! tous les jou
le tombeau, je l'appelle à n
Il n'eſt pas ſi effrayant, ſi te
le penſe le timide vulgaire :
des malheureux, l'objet, ſ
vœux du ſage, & le port pai
lequel, fatigué des tempêt
ſon cœur ne ceſſe de ſoupire

Non, je ne crains plus l
pourquoi le redouterois-je,

ſi la tendreſſe filiale, ſi la conſtante amitié ont enflammé mon ame ?

Que ceux-là frémiſſent à l'aſpect de la mort, qui ont eu l'audace impie d'attaquer l'Être ſuprême, & de braver ſon tonnerre : qu'ils s'abandonnent au déſeſpoir, & qu'au bord du tombeau, le blaſphême à la bouche, ils invoquent le néant. Pour moi qui crois à l'immortalité ; moi, qui ai toujours religieuſement nourri dans mon cœur ce ſentiment ſi doux pour une ame malheureuſe, qui l'ai toujours chéri comme un préſent de la Divinité bienfaiſante envers l'homme qui ſurvit triſtement à ce qu'il a le plus aimé, j'irai bientôt dans une patrie plus heureuſe, rejoindre les chers objets de mon amour.

Oui, j'irai me réunir à jamais à ces ames ſublimes, dans ces régions fortunées où, ſatisfaite & tranquille, la tendre

mitié n'a plus à gémir ſur ces cruelles ſéparations qui la déſolent ici-bas. Cet eſpoir ſi conſolant, que la Bonté céleſte a mis dans mon cœur, m'encourage dans le pénible ſentier de la vie, & va faire la douceur de mes derniers momens.

Campagnes verdoyantes, côteaux enchanteurs que j'ai parcourus ſi ſouvent, gardez toujours le ſouvenir de mes regrets. Aimable fontaine entourée de cytiſes fleuris qui boivent ton onde pure, puiſſes-tu, long-temps après que je ne ſerai plus, conſerver ſur tes bords la trace de mes pas ! Beaux arbres, rappellez auſſi mes malheurs à ceux qui viendront ſe repoſer ſous votre feuillage.

Enfin, que la main compatiſſante qui me fermera les yeux, ſuſpende aux rameaux du jeune hêtre que j'ai planté, mon luth mélodieux & tendre ; qu'elle dépoſe mes cendres aux pieds de ce

hêtre, & que ſur l'écorce elle grave ces paroles :

« Vous qui venez rêver dans ce vallon écarté, hommes ſenſibles, arrêtez-vous devant ce tombeau, arroſez-le de vos larmes. Hélas ! celui qu'il enferme aima ſi tendrement les auteurs de ſes jours & ſes amis, que déſolé de leur ſurvivre, il ne fit plus que languir, & mourut de douleur.

PROMENADE
CHAMPÊTRE.

J'AI chanté le pere du jour, cet aſtre de feu qui, du ſommet des cieux, inondant les airs de torrens de lumiere, couvre la terre & les mers d'un voile reſplendiſſant.

Tableaux majeſtueux de la nature; objets ſublimes qui raviſſiez mon ame, vous n'avez plus ſur elle le même empire.

Que les jeunes amans de la renommée s'égarent donc à l'envi dans les ſentiers gliſſans de l'Hélicon : que les enfans des dieux, les poëtes lyriques, encouragés par mes chants, célebrent avec plus d'enthouſiaſme encore & plus de magnificence le flambeau de l'univers. Qu'ils

midi qui agite ſur ſes ailes la rou
étincelante, & l'Océan qui mugit
fond de ſes abymes, & les vaſtes fo
retentiſſant du bruit des rochers qu
heurtent entraînés par de rapides
rens, & les fleuves débordés qui rou
dans les vallons à vagues épandu
& les monts antiques ébranlés pa
bruyantes tempêtes.

Pour moi, qui n'aime aujourd'hui
le bord des fontaines & le ſilence
bois, moi qui, loin des regard
profane vulgaire, ne veux crayon
à l'ombre des hêtres, que de fi
payſages, j'abandonne à jamai
carriere périlleuſe de la gloire,

l'oiſiveté déshonorante la moitié d'u
vie plus fugitive que l'onde. Tandis qu
plongés dans le ſommeil, ils perdent ſa
regret des heures ſi précieuſes au génie
allons admirer la naiſſante aurore, l
lever paiſible du ſoleil, & le réveil
attendriſſant de la nature.

Déja le jour pur & ſerein blanchit
l'horizon & le faîte des montagnes; le
ramage des oiſeaux recommence: je les
entends, ils m'appellent. Célébrons avec
eux le retour du printemps.

Que ces lieux ſont beaux! & que
cette vue m'enchante! Arrêtons-nous ſur
cette longue terraſſe qu'embaument
orangers en fleu

e. Là je découvre une foule
s charmantes, dont chacune
œil ravi de nouvelles beautés.
ſe préſente une ville ſuperbe qui
a vue par ſes riches édifices &
es tours, qui s'alongent dans les
apperçois encore le grand fleuve
ıle majeſtueuſement le long des
ıe certe ville opulente, & ce pont
qu'éleva naguere la munificence
e, & que l'antiquité eût mis au
de ſes merveilles.

parcourant des yeux ces rives
ies, avec quel attendriſſement mes
ards ſe portent vers la retraite for-
ée de ce philoſophe célebre qui a
féré à l'éclat des vains honneurs la
gnité d'homme de lettres, & ſa
ble indépendance ! Il nageroit dans
s richeſſes, s'il eût écouté l'aveugle
ortune ; mais il eût vécu eſclave, & fût
eſcendu ſans gloire dans le tombeau.
Heureux & mille fois heureux celui

qui cl
travai
morte
triſte
liberté
premie
vignob
dure c
amandi
dans le
d'une f
arboiſie
& les fi
Je te
ciel a b
l'orneme
ſalue. A

reptile v[illegible]
auſſi tranſparente [illegible]
coule aux pieds de ces ar[illegible]
qui te doivent la vie.

Avant de m'éloigner, je vais cueillir
ces lieux humides; j'irai les porter moi-
même au bon vieillard qui, depuis treize
luſtres, cultive en paix cette vigne
qu'ont plantée ſes pauvres aïeux. Hélas!
il ſouffre; peut-être que ces ſimples
ſalutaires pourront calmer ſes douleurs.
Jeune arbriſſeau que la froidure a ſi
ſouvent défleuri, objet de ma tendre
pitié, ne crains plus la rigueur

temps te couvre de nouvelles fleurs ; le ſoleil te chérit, il te protege, & ſe plaît à faire briller, à travers ton feuillage verdoyant, ſes rayons d'or.

Avec quel plaiſir je revois ce paiſible ruiſſeau, dont l'onde vive & frémiſſante aillit de mille ſources, & s'échappe en fuyant dans un long canal ſemé de ailloux argentés ! Quand le ſpectacle douloureux des vices & de la méchanceté des hommes fatigue mon ame, c'eſt t que je viens reſpirer, & chercher le oux repos.

Arbres antiques & vénérables qui mez ce ruiſſeau, platanes élancés dans s airs, ſombres ſycomores, aliziers uris qui vivez ſur ſes bords

qui disparoît bientôt [illegible]
des mers immenſes.

Ainſi, d'un cours inſenſible, nos triſtes journées s'écoulent ſans retour, & nous conduiſent au tombeau. Ainſi tout ce qui enflamme l'inſatiable ambition, gloire, naiſſance, fortune, grandeurs, en un inſtant s'abyme dans l'éternité.

Ruiſſeau tranquille, combien de fois ſuis-je venu épancher ici les ſentimens de mon cœur, méditer près de toi le ſombre, le terrible avenir,

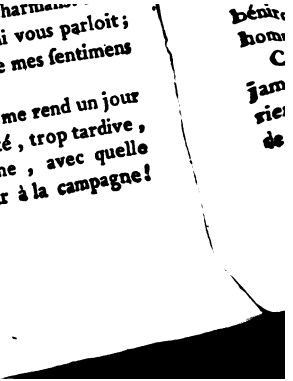
... bords, & l'ame émue de cette paix profonde, de ce calme silencieux qui la rempliſſent d'une mélancolie ſi douce, mêler à ton onde pure de tendres larmes, quand il falloit quitter ces bords ; y revenir encore, rappellé par mes deſirs ; m'en éloigner lentement, les regarder de loin en ſoupirant, &, le cœur ſerré de douleur, m'écrier en gémiſſant : Hélas! que ne puis-je ici finir ma vie !

Vous qui faites mes délices, ſéjour de l'innocence & du repos, vallons toujours préſens à ma mémoire, ſolitude toujours chere à mon cœur, je ne vous oublierai jamais.

O fortunés mortels, mortels trop peu connus, qui cultivez ces rians vignobles

longs feſtons, je
vivons dans ces hameaux charmans
amis, c'étoit mon ame qui vous parloit;
je ne vous exprimois que mes ſentimens
les plus chers.

Ah! ſi le ciel propice me rend un jour
à moi-même, ſi la liberté, trop tardive,
prend pitié de ma peine, avec quelle
ardeur j'irai m'enſevelir à la campagne!



le premier la violette printaniere, taille
à loiſir mes eſpaliers nombreux, dirige
leurs branches fructueuſes, tondre l
chevre-feuille & l'acanthe, appuyer d
foibles arbriſſeaux jouets des vents
arrondir en berceau ma treille docile
&, aſſis à ſon ombre, contempler cha-
que jour d'un œil ſatisfait ſes grappes
mûriſſantes; retirer, à l'approche des
frimas glacés, l'oranger frilleux; ſerrer
les derniers fruits de l'automne, & dans
ces heureux ſoins de l'âge d'or, achever
une innocente vie, qu'aucune amertume
ne viendroit corrompre. O comme je
bénirois le ciel d'être éloigné des
hommes, & d'en être oublié!

Cependant il eſt dou[illegible]

ma plume ; elle eſt pure & ſans tache; & ſi mon nom ne brille point avec éclat parmi ceux de ces génies ſublimes admirés du monde entier, du moins il eſt cher aux ames ſenſibles & vertueuſes. Un bonheur ſi conſolant vaut bien la gloire : il me fait aimer la vie, il embellit mes jours, & je l'emporterai dans le tombeau.

P

M

S
En
L'arg
La
N'e
L'eſprit
Mais ta
Et puis

Dieux puiſſans par qui tout reſpire,
De vos rares bienfaits, de vos dons
précieux,
Voici les ſeuls que je deſire :
Un cœur ſenſible & généreux,
Un ami pour me rendre heureux,
Et du bon ſens pour me conduire.

LES FRERE
DU TEMPS PASS

DANS la demeure paterne
Vivoient jadis deux freres & d
sœurs.
L'amour pur, l'amitié fidelle
De leurs dons les plus chers combloie
ces jeunes cœurs,
Et n'en faiſoient qu'un ſeul. Que c'ét
choſe aimable,
De voir ces quatre enfans

point de querelle ;
Le goût d'un seul décidoit tous les
goûts ;
En blesser un, c'étoit les blesser tous.
De cette union fraternelle,
Chacun dans le village admiroit la can-
deur :
Dans ses prônes, le vieux pasteur,
Souvent la larme à l'œil la citoit pour
modele.
Souvent même on le vit, malgré le poids
des ans,

mfonde,
Ou danſer avec eux ſur ſes pieds chancelans.
Raiſon ne fit qu'accroître une amitié ſi belle,
Rien ne put la troubler, ni le mien, ni le tien,
Ni l'avarice criminelle.
L'eſtime en devint le ſoutien,

A LA CAMPAGNE

ENFIN vous allez donc paroît
Lieux charmans qui m'avez vu naî
Boſquets formés par les amours ;
Je vous vois, riantes prairies,
Sombres forêts, plaines fleuries :
[illegible] ici finir mes jours.

Hélas ! qu'il ſe trompe ſoi-même,
Celui qui, dans un rang ſuprême,
Croit trouver la félicité !
On y languit dans l'ignorance ;
L'ame y laiſſe ſon innocence ;
Le cœur y perd ſa liberté.

— — charmes le cœur & les yeux.

L'art ne doit jamais te contraindre
Il faut qu'il ſe borne à te peindre,
A te ſentir, à t'écouter.
Une fleur forme ta parure,
Dans le miroir d'une onde pure,
Il doit venir te conſulter.

D'une ſimple & jeune bergere,
Qui file en paix ſur la fougere,
Tes chants font [illegible]
C'eſt toi qui formes ſon langage,
Son innocence eſt ton ouvrage,
Et ton empire eſt dans ſon cœur.

Ah ! que vous me faites envie,
Bergers, vous coulez votre [illegible]
Loin des [illegible]

HOMMAGE
A LA FONTAINE.

D'ATHENES & de Rome
Que l'on vante les beaux eſprits,
Et leurs charmans écrits :
Pour moi j'aime bien mieux les fables
du bon homme :
Le beau, le vrai, maître Jean a tout
pris,
Tout : ſes crayons au goût, ſes fleurs à
la nature,
Son livre à la raiſon, à Vénus ſa ceinture,
A l'eſprit rien. Chez lui tout part du
cœur,
C'eſt le cœur qui l'inſpire ;
Le ſeul génie a fait l'auteur.

douceur !
Son ame ingénue y reſpire ;
A l'heureux don de plaire, il joint celu
d'inſtruire.
Toujours plus amoureux de ſon fty
enchanteur,
Je le relis cent fois, & cent fois
l'admire.
Mais il eſt négligé, peu correct, inég
Inégal ! Ah ! plutôt diſons original,
Peintre délicieux, poëte inimitable
Auteur de tous les temps, génie inc
parable,
Sublime, enfin, ſans art, & parfait
travail.
Médite ſes leçons, indocile jeuneſ
de ſageſſe,

A combien d'arbres nains, ce
nui !
Quelles fleurs maintenant, qu
peut-on produire !
La Fontaine a tout dit : que
à dire ?
Malheur à qui vient après

DIV

LA PRC

ACCO

SA majeſté l'Imp
honoré l'auteur du
daille d'or ; il eut l'h
remercîmens à la R
la Dauphine, & de
médaille les vers ſui
nier renferme la pro

De cette Rei
Dont j'offre ici les
enchanté,
Vous êtes le por
Que l'art cede à
Votre front qu'embell
jeuneſſe,
De cette auguſte

Retrace avec éclat les vertus, la bonté;
Son cœur eſt votre modele ;
Vous avez ſon eſprit, ſes graces, ſa
beauté :
Vous parlez, vous charmez, vous
régnerez comme elle.

LES REGRE
D'UN VIEILL

O JEUNESSE ſemblable
d'un beau jour,
Jeuneſſe, objet de mon
Auſſi bien que de mon en
Qu'avec regret j'arrive au te
vie!
En te perdant, hélas! j'ai p
bonheur.
Du moins, âge riant, par
magie,
Viens charmer ma vieilleſſe &
mon cœur;
Viens retracer à mon ame
Ces plaiſirs purs, roſes de n
temps,

Ces jours où, précédé d'un ch
joyeux d'enfans,
J'allois au ſon des chalumeaux
tiques
Folâtrer avec eux ſous ces ormes
ques,
Qui prêtoient leur ombrage à nos a
ſemens.
Offre encore à mes yeux cet a
vénérable,
Ravi de me preſſer dans ſes bras
faillans,
Qui d'un air ſatisfait me contempl
table,
Sourioit l'œil en pleurs à mes
innocens.
Dans le jeune âge ainſi tou
enchante;
On aime tout, on danſe, on
chante;
Ah! de ces jours ſi doux q
bientôt la fin!
De l'homme vieilliſſant quel
deſtin!

Il [illegible] auroit excite ſon dégo
vivoit à vingt ans, il végete
ſoixante;
L'âge embellit & gâte tout.

LA VRAIE PHILOSOPHI

A MON AMI

POURQUOI ta voix enchant
Vient-elle troubler mon loiſir ?
Va ! n'écoute plus la tendreſſe :
Laiſſe-moi goûter le plaiſir
D'être inconnu, de vivre en ſage
J'ignore dans mon hermitage,
L'amertume du repentir ;
Un ſéduiſant & beau langage
Ne m'inſpire point le deſir
D'aller languir dans l'eſclavage.

Heureux bois, tranquilles forêts,
Ce n'eſt pas ſous vos doux ombr
Ni dans ces aimables bocages,

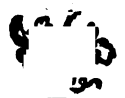
Que l'ame é
Ce n'eſt pas
O clair ruiſſe
Vient médite
Je ſuis conte
Auſſi pur que
Mon cœur n'
Je lis, j'écris
Et ſans comp
Pour comble
J'ai Racine, j
J'ai tout enfi

Dans quels to
La ſoif des ri
Eh quoi ! ſédu
Irai-je cherch
Chez les vils
Dans les cours
Où l'eſprit ren
Où l'ame vit c
Où l'équité n'a
Ni la vertu de

Moi qui, Dieu merci, n'ai de bien
Que mes amis & leur tendreſſe,
Enfant chéri de la pareſſe,
Je dis ſouvent, je dis ſans ceſſe :
Ah ! qu'il eſt doux de n'être rien !
Puis comparant notre molleſſe
Aux mœurs pures de l'âge d'or,
En ſoupirant je dis encor :
Heureux qui d'un champêtre aſyle,
Cultivateur ſimple & tranquille,
Du port conſidérant l'écueil,
S'éloigne du bruit de la ville,
Et des cours foule aux pieds l'orgueil !

Prompt à ſe payer de ſes ſoins,
Le ſein de la bonne nature
S'ouvre à la voix de ſes beſoins.

Ne vante donc plus l'opulence,
Ni les charmes de l'abondance,
Ni l'attrait de la volupté:
Satisfait de mon héritage,
Dois-je courir après l'image
Quand je tiens la réalité.



L'USAGE
DE LA VIE.

DIEUX ! ſi je n'avois que
quinze ans,
Que j'uſerois bien mieux du préſent de
la vie !
Pour couler dans la paix des jours
dignes d'envie,
Et n'en pas perdre envain les rapides
inſtans,
J'embellirois de fruits la riante jeuneſſe;
De la ſeve de la ſageſſe
Je nourrirois les fleurs de mon
printemps.

Que je mépriſerois, dans la ſaiſon ſui-
vante,

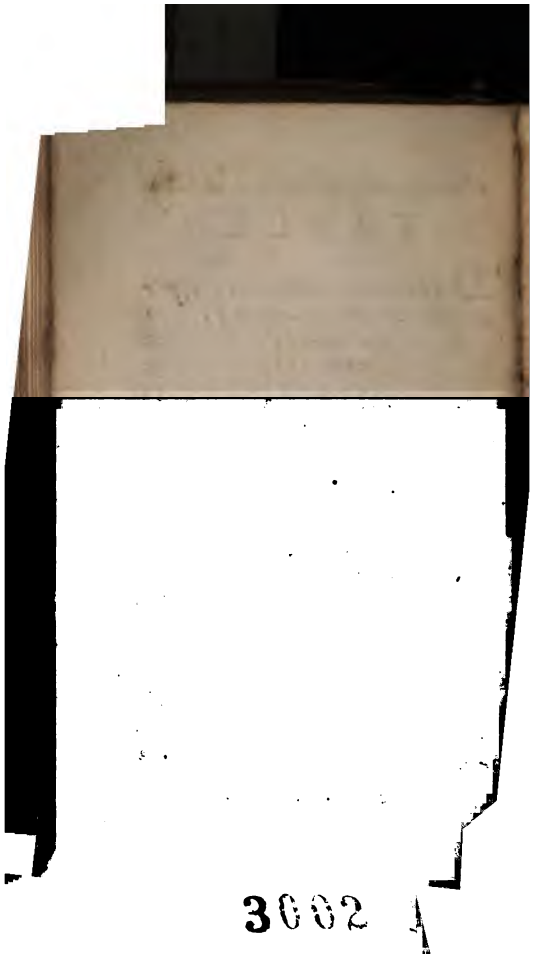
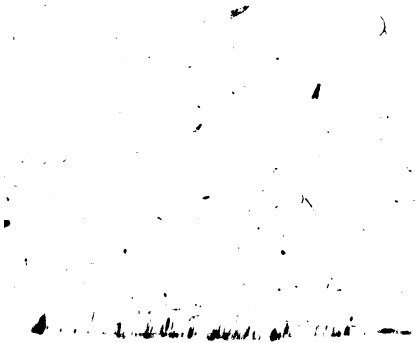
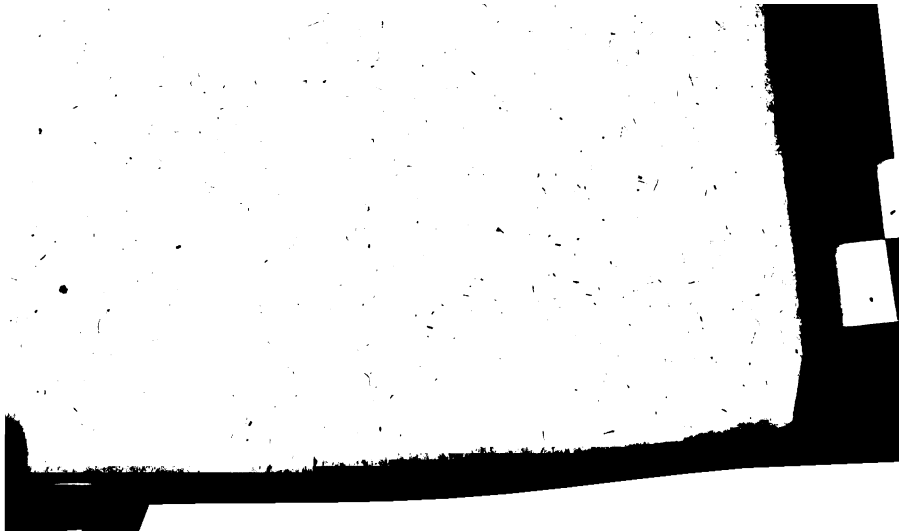
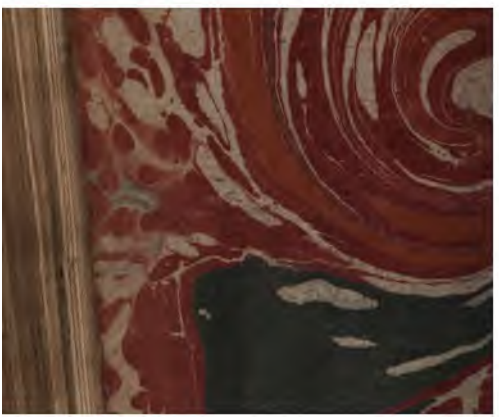
Et nos vaines grandeurs, & cette ſoif brûlante
Qu'allume en nous l'aveugle ambition !
Le ſage vit de peu ; peu de bien le contente ;
Les maux d'autrui rendroient mon ame bienfaiſante ;
Aux paiſibles vertus j'ouvrirois ma maiſon.
On me verroit encore, adorant le génie,
Moduler ces beaux vers, enfans de l'harmonie,
Qui charment à l'envi l'oreille & la raiſon.

Quand un torrent de maux vers la fin de ma courſe,
Des ruiſſeaux de la vie empoiſonnant la ſource,
Creuſeroit le tombeau ſous mes pas affoiblis,
J'aurois encor le cœur de mes amis.

Oui, la tendre amitié ſoi
vieilleſſe,
Et m'offriroit ſon bras pc
le mien;
Toujours d'un vieux ami l
intéreſſe :
On ne fuit un vieillard
n'aime rien.

FIN.

DISCOURS préliminaire, pag
HYMNE AU SOLEIL. Chant I,
Chant II,
Chant III,
Chant IV,
La Nuit, 5
Regrets sur la mort d'un Frere, 6
Le Verger, 7
La Fin de l'Automne, 8
Le Tombeau, 8
Promenade champêtre, 9
Mes Souhaits, 10
Les Freres du temps passé, 11
Le retour à la Campagne, 11
Hommage à la Fontaine 12


3002